

PREMIERS
LOISIRS

Poétiques,

PAR HIPPOLYTE VIOLEAU,

DE BREST.

TROISIÈME ÉDITION,

A l'usage des Maisons d'Éducation.

BREST,

V^e J.-B. LEFOURNIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Royale, 86.

1845.

BB
841
610



Document numérisé en 2016

Brest, Imprimerie de Vc. J.-B. LEFOURNIER.

ÉVÊCHÉ DE QUIMPER.

MONSIEUR,

Je réponds un peu tard à votre lettre du 9 Juin. Une indisposition assez grave ne m'a permis d'en prendre connaissance que depuis peu de jours.

J'approuve fort votre projet d'une édition des Loisirs spécialement destinée à la jeunesse chrétienne. Vous en retrancherez avec raison les pièces politiques, et celles qui pourraient offrir quelques dangers aux jeunes imaginations. A celles que vous indiquez, oserai-je ajouter Nina la Créole, bien qu'au fond très-innocente. ()*

Admirateur sincère de votre talent poétique, et du noble et saint usage que vous en avez fait jusqu'à ce jour, c'est avec plaisir et sans ombre de défiance que je verrai vos gracieuses productions dans les mains de la jeunesse studieuse.

Vous ferez de cette lettre tel usage que vous jugerez convenable.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon sincère dévouement,

† J. M., EVÊQUE DE QUIMPER.

(*) Cette Édition étant spécialement destinée aux Maisons d'Éducation, nous avons cru devoir en écarter plusieurs pièces qui se trouvent dans les éditions précédentes.

ARCHEVÊCHÉ DE LYON.

C'est avec une vive reconnaissance, Monsieur, que j'ai reçu l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Ce souvenir de votre part m'a fait d'autant plus de plaisir, que j'avais lu avec admiration les vers qui ont été publiés de vous dans plusieurs journaux. Vous avez eu une heureuse idée de les réunir en un volume. Il ne faut pas que les choses saintes soient profanées par le contact de tant de choses payennes que propagent les feuilles publiques. Vos inspirations sont trop célestes pour les mêler aux publications si terrestres de tous les jours.

Je voudrais bien que quelque circonstance vous amenât dans nos contrées. Ce serait pour moi une grande consolation de faire votre connaissance.

*Si vous avez la permission de publier la lettre de votre Evêque en tête de vos Loisirs, je vous autorise aussi à y joindre la mienne. Je fais des vœux pour qu'elle puisse vous être utile. Je suis persuadé que les supérieurs des petits séminaires s'empres-
seront de donner votre ouvrage en prix à leurs élèves, surtout après les sages précautions que vous avez prises.*

*Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon
sincère dévouement,*

† L. J. M. Cardinal DE BONAUD,

Archevêque de Lyon.

NOTICE.

Il y avait à Brest, en 1825, un maître voilier embarquant, nommé Pierre Violeau, qui, au moment de partir, consolait ses adieux en promettant à sa famille qu'après ce voyage il ne la quitterait plus. Fatigué de ses courses, il devait, au retour, demander sa retraite, établir une voilerie pour les navires marchands, et tranquillement achever ses jours en ménageant l'avenir de trois enfants qu'il chérissait. On faisait, les yeux noyés de larmes, les plus charmants projets du monde : la retraite serait de sept à huit cents francs, la voilerie rapporterait bien quelque chose, et une vieille tante avait à léguer une douzaine de mille francs. On établirait les filles, on enverrait au collège de Nantes

le petit, qui montrait d'heureuses dispositions. Rêve d'or, illusion, hélas ! car peu de jours après les adieux, le jeune Hippolyte Violeau était orphelin.

Le maître voilier était mort au Fort-Royal. Sa veuve et ses enfants perdaient avec lui la retraite, la voilerie et tous leurs projets d'avenir. Il ne restait plus que l'héritage de la vieille tante, qui permit de penser encore au collège. La tante mourut au bout de six mois, ayant fait un nouveau testament par lequel tout le bien passait à un cousin éloigné.

La veuve, en travaillant avec la sœur aînée, avait bien de la peine à nourrir les deux autres enfants. Il n'était plus question de payer des maîtres ; on jeta les yeux sur l'école des Frères de la doctrine chrétienne. Mais Hippolyte était si faible, si chétif, si timide, que la pauvre mère trembla de le mettre parmi tant d'enfants dont il deviendrait le souffre-douleurs. Vers ce temps-là d'ailleurs, on eut quelque lueur d'espérance. Un oncle écrivit de ne point s'inquiéter, qu'il se chargeait d'accomplir le dessein du père, et qu'il entretiendrait le jeune garçon au collège de Nantes. Trois mois après cet oncle rendait le dernier soupir.

Cependant Hippolyte avait appris à lire par les soins de sa sœur aînée, et il lisait beaucoup ; quels livres ? ceux qui lui tombaient sous la main. Bienheureux d'avoir vécu dans une indigence chrétienne ! bienheureux d'avoir échappé à ces écrits infâmes qui vont partout trouver les enfants ! La tendresse de sa mère et sa timidité ne lui laissaient point faire de camarades ; tout son temps se passait en conversations avec ses deux sœurs, pieuses filles, et filles de cœur, ou bien il allait faire des lectures à son aïeul. Ce vieux sang breton se fût soulevé sans doute contre les impiétés et les ignominies de la littérature courante. Les livres

et les voix parlaient de Dieu. Mais lire, c'était bien peu. Un commis de la marine proposa des leçons d'écriture. On accepte avec reconnaissance, on se met au travail... A peine commençait-on à former de grosses lettres, que le maître reçoit un ordre d'embarquer, et il faut que le pauvre écolier continue tout seul.

Hippolyte avait alors douze ans. Il lui était nécessaire d'apprendre un état ; on le plaça dans un atelier. Avec quelles larmes, avec quelles angoisses, Dieu le sait et les a comptées ! Ce n'était pas que les ouvriers maltraitassent leur petit compagnon ; ils lui témoignaient même des égards. Mais ces hommes ne pouvaient changer leurs habitudes ; sans cesse leurs propos insultaient, devant Hippolyte, à tout ce qu'il avait aimé et respecté. La religion et la morale étaient l'objet ordinaire de leurs plaisanteries ; le blasphème et l'obscénité retentissaient aux oreilles de cet enfant, qui n'avait encore entendu que sa mère et ses sœurs, femmes craignant Dieu. Il faut avoir subi cette torture pour comprendre ce qu'elle a d'horrible. Le novice ouvrier souffrait et gémissait ; il lui semblait qu'il n'était pas né pour vivre ainsi, et ne voyant nul moyen de fuir cet enfer, il souhaitait de mourir. Par un conseil de délicatesse et d'amour que devineront tous ceux qui ont vu pleurer leur mère, le cœur navré, il s'efforçait néanmoins de paraître content ; il rentrait chaque soir avec un visage gai. Mais il ne pouvait tromper des regards si tendres. Au lieu de prendre des forces avec l'âge, il devenait plus faible encore ; la mère et les sœurs s'épouvantaient.

Son secret lui échappa, ou elles le devinèrent. En vain il parlait de la nécessité de s'employer à quelque chose, en vain il leur répétait qu'elles avaient déjà trop fait pour lui et qu'il ne voulait point demeurer à leur charge. Il fallut consentir à quitter cet

atelier et à vivre de l'attente d'une place. Le père était mort au service de l'Etat, le fils de la veuve avait droit à quelque emploi dans un bureau dépendant de la marine. Qu'est-ce que le droit? La marine n'eut rien à donner. Cependant, après plusieurs années, après bon nombre de ces démarches inutiles et de ces cruelles visites qui mettent tant d'amers levains dans les cœurs un peu fiers, Hippolyte trouva au bureau des hypothèques une place de 400 francs.

Nous avons raconté les épreuves de cette humble vie, et voilà bien des orages pour battre une existence si frêle, parlons aussi de ses beaux jours. Au bureau des hypothèques Hippolyte trouva un ami, Pierre Javouhey, simple, modeste, sage et bon, l'ami qu'il fallait à cette âme si souffrante et si ingénue. Une forte sympathie, fondée sur les mêmes principes d'honneur, sur les mêmes goûts, sur les mêmes croyances, les attacha promptement l'un à l'autre. Peut-être Pierre avait-il dans le caractère plus de force, Hippolyte plus de douceur; c'était tout le contraste qu'il fallait pour alimenter de longues causeries où l'on s'exhortait mutuellement à suivre les austères sentiers du devoir et de la vertu chrétienne. Les grands exemples ne manquaient ni d'un côté, ni de l'autre. Hippolyte avait sa noble famille, Pierre était le neveu d'une des plus grandes âmes de ce temps, M^{me} Javouhey, fondatrice et supérieure générale de l'ordre de Saint-Joseph de Cluny, femme apostolique et dont le cœur a répandu sa charité sur deux mondes. Nos jeunes gens n'allaient point si haut; tout en se proposant de vivre en bons chrétiens, ils faisaient ce que l'on fait à vingt ans (et Hippolyte n'avait point encore cet âge), des projets de bonheur. Ils gagnaient un petit vallon à une lieue de Brest. « Voilà, disait Pierre, ce que je veux pour toi : il te faut douze

» cents livres de rente, une petite maison, un petit jardin, ta
 » mère et tes sœurs, un vallon comme celui-ci; et libre de toute
 » inquiétude, tu feras de beaux vers en l'honneur du bon Dieu. »
 Comment se procurer les douze cents livres de rente? Il n'en était pas question; comptant sur la Providence, on les tenait pour acquises, et on en réglait l'emploi comme si on les eût possédées. Que d'études le poète devait faire! quels longs travaux il devait entreprendre! Mais, disait-il, au moins, Pierre, tu viendras souvent me voir? Car il fallait que Pierre demeurât à la ville, et on se promettait de ne pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. Cette amitié fut le grand bonheur d'Hippolyte, on le verra bien dans ses vers. Hélas! au bout de peu de temps, Pierre partit. Hippolyte vit le navire qui l'emportait disparaître sur ces flots d'où son père n'était pas revenu. Mortellement atteint par le climat de la Guyane Française, Pierre, après quelques années de souffrances, expira, demandant son ami, et lui léguant tout ce qu'il possédait, une somme de cent francs pour l'aider à publier un livre!

Maintenant comment la poésie est-elle apparue tout-à-coup entre cet atelier et ce bureau des hypothèques? Comment une fleur dont on va tout à l'heure admirer la beauté élégante et les parfums charmants s'est-elle épanouie sur ce terrain déshérité de toute culture et de tout soleil? Il n'y a point d'autre raison ni d'autre explication que la raison qui fait, au mois de Mars, paraître la violette sous les buissons du chemin. Dans le temps qu'il postulait pour obtenir cette fameuse place, et dix-huit mois avant qu'il ne l'obtint, Hippolyte fit une pièce de vers et l'envoya secrètement à un journal de Brest. Le rédacteur, chose rare et admirable, reconnut dans ces vers un germe de talent. Il invita

l'auteur inconnu à le venir voir, lui fit remarquer des fautes dont l'ignorance du jeune poète ne se doutait même pas, peut-être, probablement même des fautes d'orthographe, et s'efforça néanmoins de l'encourager; mais Hippolyte se retira désespéré. Ce talent dont on reconnaissait l'indice et qu'il ne pouvait cultiver, les entraves qu'il avait rencontrées en si grand nombre et qui l'enchaînaient de tous côtés, tant de portes déjà fermées à ses prières, tant de coups frappés par la mort, sa famille si chère et si malheureuse, sur laquelle il pesait et qu'il ne pouvait alléger, toutes ces pensées l'opprimaient et l'accablaient. Il passait devant une église, il y entra pour pleurer. Quand il revint, il fallut bien répondre sur sa pâleur et sur ses yeux gonflés. On ne savait rien des vers ni de l'envoi au journal. A force de sollicitations et de tendresse on lui fit tout avouer. Or, il y avait de l'argent à la maison, il y avait vingt francs, lentement épargnés sur le produit du travail, et dès longtemps destinés à des emplettes utiles. — Hippolyte, dirent les bonnes sœurs, nous nous passerons de ce que nous voulions acheter; prends notre argent, et fais-toi donner des leçons. Ces vingt francs en effet payèrent trois mois de leçons. Notre jeune poète leur doit ce qu'il sait; mais ce qu'il est, il ne le doit qu'à Dieu!

Les *Loisirs* publiés en 1841, sans protecteurs, sans amis, sans annonces, dédiés seulement à la Sainte Vierge, ont parfaitement réussi; l'édition fut épuisée en peu de temps. Encouragé par ce premier succès, Hippolyte concourut aux Jeux Floraux de 1842, et obtint un prix. A cette occasion la ville de Brest lui fit présent d'une boîte contenant mille francs en or, et de quelques livres. Il répondit à la bienveillance de sa ville natale, en lui dédiant un second recueil qui parut la même année. Voilà toute son his-

toire, et il nous semble que cette histoire est charmante, surtout lorsqu'après avoir fait connaissance avec le poète, on étudie ses vers.

LOUIS VEUILLOT.

LIVRE PREMIER.

A LA VIERGE.

DÉDICACE.

Souvent à tes autels une mère craintive ,
T'implorant pour un fils tout baigné de ses pleurs ,
Pour sauver de la mort son enfance chétive ,
Voua ses premiers ans à tes blanches couleurs ;
Souvent ta douceur infinie
Rappela l'ange d'agonie
Qui se penchait déjà sur le berceau chéri ,
Et la mère simple et fidèle ,
En revenant de ta chapelle ,
Retrouva son enfant plein de force et guéri.

Vierge ! je veux aussi , d'une muse innocente ,
 A tes chastes autels vouer le premier né ;
 Débile et sans couleur, il faut ta main puissante
 Pour soutenir ce fils de tous abandonné.

A son premier essor il tombe ;
 Son berceau deviendra sa tombe
 Si ton front couronné ne se penche vers lui.

Il faut à sa vie éphémère
 Toute ta tendresse de mère ;
 A sa grande faiblesse il faut un grand appui.

Oh ! s'il bégaie à peine et , tout petit encore ,
 N'a que des mots obscurs à son premier réveil ,
 Vierge ! fais qu'il ressemble au brouillard de l'aurore
 Qui précède un moment le rayon du soleil ;

Et , comme la mère pieuse
 Vient t'offrir toute radieuse
 Le berceau de l'enfant que tu rendis au jour ,
 Si tu souris à ma prière ,
 Je veux au bout de ma carrière
 Suspandre à tes autels le luth du troubadour !

Mars 1840.

AUX POÈTES CHRÉTIENS.

Salut , mystérieux génies ,
 Harpes pieuses de l'autel
 Où l'amour, en flots d'harmonies ,
 S'élance de la terre au ciel !

Vous à qui Dieu donna la grâce des paroles ,
 Muses aux fronts parés de pures auréoles ,
 Rayons de l'œil divin toujours ouvert sur nous ,
 Prophètes envoyés sur notre globe immonde ,

Holocaustes fumant sur les hauteurs du monde,
Salut ! j'ose venir à vous !

Lorsque les barques impuissantes
N'osent abandonner le port,
Lorsque les vagues mugissantes
Jettent des menaces de mort,

Si, n'osant se fier à son aile mouillée,
Sur le navire errant, fugitive effrayée,
La procellaria veut s'arrêter un peu :
« — Reste, dit l'équipage, attends l'heure plus douce !
» La main qui tient captif et la main qui repousse
» Sont abominables à Dieu ! »

Poètes saints ! je suis comme elle,
Je demande asile et secours.
L'orage a fatigué mon aile ;
Où je vois un abri j'accours.

Votre temple où ma foi vient chercher un refuge
Est comme l'arche sainte au milieu du déluge ;
Nulle espérance encor ne luit à l'horizon.
Ne me rejetez pas dans une obscure voie !

Le pauvre voyageur qu'on accueille avec joie
Porte bonheur à la maison !

Comme au premier bruit qui s'élance
Des flots, de la rive ou des bois,
Un roc vieilli dans le silence
S'étonne d'avoir une voix.

Tout surpris à vos chants d'amour ou d'anathème,
J'ai senti qu'un écho s'éveillait en moi-même,
Et, confus des accents que j'osais répéter,
J'ai regardé les cieux, j'ai regardé la terre
En criant : O merveille ! ô surprise ! ô mystère !
Quoi ! je puis donc aussi chanter !

Je prends la harpe du poète ;
Je sens éclore mes chansons,
Et ma langue longtemps muette
Se délie et forme des sons.

Je jette loin de moi ma cécité première,
J'ai soif de vérité, d'amour et de lumière :
Au souffle de l'esprit mon corps s'est ranimé.
J'ai connu tout-à-coup la puissance de l'âme,

Et comme un papillon je m'élance à la flamme ,
Dussé-je y périr consumé !

Qu'importe qu'ici-bas je passe
Ignoré comme un chant d'oiseaux
Qui s'élève et meurt dans l'espace ,
Ou comme une algue sur les eaux ?

On ne vous verra pas , éternelle phalange ,
Que la pitié fait homme et que l'amour fait ange ,
Brisant mon jeune espoir d'un regard de mépris ,
Dire avec un souris : — Encore une chimère !
L'enfant a cru parler la langue de sa mère ,
Et personne ne l'a compris !

Poètes ! à votre naissance
L'esprit divin vous visita ,
Et vous tenez votre puissance
Des secrets qu'il vous raconta.

Vous touchez sans effroi la harpe des prophètes ;
L'Eglise avec orgueil vous appelle à ses fêtes :
Parmi vous à chacun le Seigneur a dit : Va !
Et , ruisseaux échappés de la source infinie ,

Vous roulez en flots d'or une immense harmonie ,
Pleine du nom de Jéhova !

Gloire à vous , milice choisie
Pour la défense du saint lieu !
Gloire à la sainte poésie
Qui vient du ciel et monte à Dieu !

Pauvre enfant oublié dans le jour du partage ,
Je ne demande point ma part de l'héritage ,
Mais je cherche un abri sous le toit paternel.
Que je sois le dernier des lévites du temple ,
Mais de mon coin obscur souffrez que je contemple
Et que je chante l'Eternel !

Sur votre vigne dépouillée ,
Ma main peut-être cueillera
La grappe à dessein oubliée
Pour l'indigent qui passera.

Vous laisserez sans doute , au jour de la vendange ,
La part de l'orphelin , de la veuve et de l'ange ;
Vous savez que l'aumône est le prix du pardon !
Et dans vos champs déserts , après la moisson faite ,

Des épis du glaneur mon âme satisfaite
 Au Tout-Puissant fera le don.

Le Seigneur ne peut se promettre
 La même offrande de chacun.
 Puis-je verser aux pieds du maître
 Plus que mon vase de parfum ?

L'âme seule à ses yeux paraît petite ou grande ,
 Il ne mesure point sa grâce à notre offrande :
 Dans le don , c'est l'amour que sa bonté peut voir.
 Je serai trop heureux sur la terre d'épreuve ,
 Si mon hymne ressemble au denier de la veuve
 Qu'il aime tant à recevoir.

Si ma parole dans le monde
 Doit un jour germer et fleurir,
 Comme de la manne féconde
 Si la foule peut s'en nourrir,
 On ne me verra pas , misérable transfuge ,
 Reniant mon passé, demander un refuge
 Aux disciples trompeurs des autels étrangers :
 Docile à vos leçons , fidèle à votre exemple ,

Je veux rester assis sur les marches du temple ,
 Loin des prophètes mensongers !

Dieu sera ma force et ma joie ,
 Dans l'avenir comme aujourd'hui !
 Je n'entrerai point dans la voie
 Qui me détournerait de lui.

Que ma voix soit semblable au murmure de l'onde ,
 A la plainte des vents , à la foudre qui gronde !
 Qu'elle s'attache à l'homme ou célèbre Sion ,
 Qu'elle s'éteigne en pleurs ou se déroule en flamme ,
 Mon amour et ma foi resteront dans mon âme ,
 Et me diront ma mission !

Je suis chrétien ! Dans la carrière
 Je m'élançe en criant : je crois !
 Je me signe , ouvrez la barrière ,
 Pour arme j'ai choisi la croix !

En vain des insensés nous disent dans la foule ,
 Que l'Eglise du Christ se démembre et s'écroule ,
 Que son suaire est prêt , qu'elle est à son tombeau ,
 Et répètent en chœur : — Oh ! voyez ! le jour baisse ;

Chaque instant nous apporte une ombre plus épaisse.

Allumons un autre flambeau !

Ils mentent !... mais quand le mensonge

Serait une réalité ,

Si , dans la nuit qui se prolonge ,

Le ciel manque à l'humanité ,

Si d'un triple rideau la vérité se voile ,

Si le flambeau trompeur triomphe de l'étoile ,

Si la foi parmi nous ne peut plus habiter ,

Si le temple du Christ croule dans la poussière ,

Sur le dernier débris de sa dernière pierre

Je viendrai m'asseoir et chanter !

Juin - 1839.

L'ANGE DE LA PRIÈRE.

J'aime l'esprit céleste à la voix consolante ,

Qui , sur ses ailes d'or , porte nos pleurs à Dieu ;

Il prête son secours à l'âme chancelante ,

Quand un fragile espoir vient lui redire adieu.

Le souffle du Seigneur le jeta sur la terre

Comme une ombre vivante attachée aux malheurs ,

Pour offrir un remède à toutes nos douleurs

Et rendre un peu de force à l'âme solitaire ,

En disant : « — Viens à moi , je veux te soutenir ,
 » Lève les yeux au ciel et l'espoir va venir ! »

Enfant , lorsqu'au foyer je vis pleurer ma mère
 En nous disant ces mots si douloureux au cœur :
 « Enfants , pauvres enfants , vous n'avez plus de père. »
 Je restai plus d'un an , triste , abattu , rêveur.
 Qui me rendit enfin la gaité du jeune âge ?
 Ce ne fut point le chêne où l'on dansait en rond ,
 Ni le baiser de mère imprimé sur mon front ,
 Ni le soleil d'été colorant le rivage ,

Mais la voix qui disait : « — Je veux te soutenir ,
 » Enfant , une prière , et l'espoir va venir ! »

Puis quand vint l'âge heureux de suave mystère
 Où tout prend une voix pour nous parler d'amour ,
 J'osai suivre une vierge à la marche légère ;
 J'aimai , pauvre insensé , je fus heureux un jour.
 J'oubliais le bon ange , un ravissant délire
 Ne me peignait qu'amour , printemps , feuillage , fleurs ;

Le feuillage et la rose ont changé de couleurs ,
 L'amour a fui , plus rien que la voix qui soupire :

« — Viens à moi , viens à moi , je veux te soutenir ,
 » Jeune homme , une prière , et l'espoir va venir ! »

Le malheur s'est assis où l'amitié constante
 M'enchantait autrefois d'un mot consolateur !
 L'exil et le trépas ont trompé mon attente ;
 L'absence et les tombeaux ont ruiné mon cœur !
 J'ai senti le dégoût des hommes et des choses ;
 Voyageur de la vie , errant dans le chemin ,
 Las dès les premiers pas , je chancelle , et ma main
 Se déchire à l'épine et n'atteint pas les roses...

Mais l'ange dit encor : « — Je veux te soutenir ;
 » Chrétien , une prière , et l'espoir va venir !

Oh ! si mon front pensif se sillonne de rides ,
 Si l'hiver de la vie argente mes cheveux ,

Si je dois avancer dans des jours plus arides ,
 Si Dieu n'écoute point le dernier de mes vœux ,
 Ne m'abandonne pas , bon ange que j'implore !
 Quand mon luth fatigué cessera ses vains sons ,
 Lorsque ma faible voix n'aura plus de chansons ,
 Reste me consoler et m'endormir encore

En disant : « — Viens à moi , je veux te soutenir ;
 » Vieillard , une prière , et l'espoir va venir ! »

Avril 1837.

LA CONVALESCENTE.

Viens , père , il fait grand jour ; par la fenêtre ouverte
 J'ai vu là-bas , bien loin , voltiger un oiseau ;
 J'ai vu le beau soleil sur la pelouse verte
 Et l'eau fuyante du ruisseau.

Viens ! donne-moi ton bras : ce n'est pas que je craigne,
 J'irais bien seule sans appui.
 Je marche sans trembler ; je suis forte aujourd'hui :
 Je ne veux plus que l'on me plaigne.

Laissons ces noirs pensers qui parlent du tombeau ,
 Avril frais et vermeil réjouit la nature.
 Tout est rire et chansons , tout est fleurs et verdure ;
 Le printemps d'autrefois n'était jamais si beau !

Il ne me rendait pas une santé ravie ,
 Tant de bonheurs perdus , de plaisirs innocents ;
 Il ne me rendait pas l'espérance et la vie
 Si pure , si belle à quinze ans !

Ecoute ! c'est la neuvième heure !
 A ce plaintif appel marchant vers ta demeure ,
 Le médecin nous visitait toujours ;
 Il ne reviendra plus , en le voyant on pleure....
 Ton bras , père, ton bras , et point d'autre secours !

Je crois l'entendre encore au seuil de notre porte :
 — « Seule il faut la laisser, seule, ou le mal revient !... »
 Seule ! seule toujours comme une pauvre morte
 Dont personne ne se souvient.

C'est qu'il n'implore pas , le docteur ! il ordonne !
 Et , craignant son courroux , tu n'osais demeurer ,
 Et bien bas , oh ! bien bas pour n'affliger personne
 Moi je me prenais à pleurer.

Souvent je t'appelais pour te voir, pour te dire
 Que le jour à mes yeux ne semblait plus pareil ,
 Et pour te demander, rêveuse en mon délire ,
 Où s'était caché le soleil ?

Puis aussi quelquefois une voix bien flatteuse
 Me disait : « — Le printemps doit bientôt te guérir.
 » A quinze ans l'on est trop heureuse ,
 » Trop ignorante pour mourir ! »

Et cet écho du ciel endormait ma souffrance ;
 Je rêvais d'avenir alors qu'il me parlait :
 Cette voix c'était l'Espérance ,
 Le remède qu'il me fallait.

Mourir!... moi te quitter!.. Dieu serait insensible

Vois-tu, s'il exigeait cela.

Moi te laisser tout seul!.. oh! mais c'est impossible,

Et qui donc t'aimerait si je n'étais plus là?

Encor quelques beaux jours de douce promenade,

Et bientôt mon visage a repris sa couleur,

Et je pense en riant combien je fus malade :

Un bonheur qui revient est deux fois un bonheur.

A mon tour je serai ton soutien et ton guide.

Va, rien ne saurait m'alarmer ;

Si mon bras est faible et timide,

Mon cœur est bien fort pour t'aimer !

Et si ce mal poignant, ce mal qui m'abandonne,

Revenait quelque jour nous ramenant l'effroi,

O père! à mon secours n'appelle plus personne,

Pour me guérir, embrasse-moi !

ADIEUX A MON AMI P. J.

FRAGMENT.

I.

Il ne s'en ira point sur la rive étrangère,

Comme un oiseau chassé loin du nid de sa mère,

Et qui tremble en partant,

Sans qu'une larme parle à son âme qui pleure,

Sans dire : « — On me regrette, on prie en sa demeure;

» Hélas ! il m'aime tant !... »

A la jeune saison qui rit à l'espérance,
 L'hirondelle, en ses chants saluant notre France,
 Reviendra de l'exil.
 Le rosier dépouillé reprendra sa parure,
 Le ruisseau son cours, le bosquet sa verdure...
 Mais lui... reviendra-t-il?

Qui peut le dire? Hélas! quand le printemps ramène
 Avec l'ombre des bois et les fleurs de la plaine
 Les oiseaux amoureux,
 Le cœur de l'homme seul, ô sagesse éternelle!
 Ne peut-il, en ce monde où tout se renouvelle,
 Être deux fois heureux?...

J'ai vu le flot mourant caresser son navire.
 J'ai longtemps écouté la voix qui semblait dire :
 Enfant, dors en chemin :
 Dors, et je bercerais ta course vagabonde,
 Et je te donnerai le ciel d'un nouveau monde,
 En t'éveillant demain !

Et moi j'ai dit alors : il faut bien plus encore
 Qu'un soleil radieux et qu'une douce aurore
 Au plaintif exilé...
 Il faut à son chagrin un écho qui réponde
 Et converse avec lui des biens d'un autre monde,
 Et du temps écoulé!

.....

III.

Pars! c'est un grand mal que l'absence,
 Mais le courage en vient à bout.
 Pars, et conserve l'espérance,
 Car Dieu nous regarde partout.

Parfois il se montre sévère
 A qui lui demande secours;
 Mais enfin il est notre père,
 Et ne peut pas gronder toujours!

Au rosier qui n'a plus de roses .
 Il dit : « — Ne te plains pas , attends ;
 » Je fais bien des métamorphoses
 » Quand mai vient sourire au printemps . »

Il dit à la colombe douce
 Qui pleure son nid découvert :
 « — Aime encore , il est d'autre mousse
 » Et d'autres arbres au désert ! »

Il jette un rayon de lumière
 Au ruisseau glacé par l'hiver ;
 Et l'onde longtemps prisonnière
 Chante en s'avancant vers la mer !

Où l'avenir est le plus sombre ,
 Où l'on n'entend plus que des pleurs ,
 De son souffle il écarte l'ombre ,
 Et l'épine se change en fleurs .

Il sait quelle est notre faiblesse ,
 Ce Dieu qui nous suit pas à pas ;
 Il nous dit : « — Espérez sans cesse ,
 » Enfants , le repos est là-bas ! »

A la douleur il est propice ,
 Oh ! pourrait-il voir en chemin
 Son fils au bord d'un précipice ,
 Sans lui présenter une main ?

Ainsi , ne perds jamais courage ,
 Toi qui fuis ce monde bruyant :
 C'est après quelques jours d'orage
 Que le soleil est plus brillant .

Et quelque obstacle qui t'arrête ,
 Prends ta force dans le Seigneur .
 Peux-tu savoir si la tempête
 Ne te pousse pas au bonheur ?

AUX ENFANTS.

Pauvres petits enfants , votre avenir m'alarme ;
Des méchants sont cachés au détour du chemin ;
Et moi je ne veux pas que , faibles et sans arme ,
Vous veniez tomber sous leur main.

Fleur à fleur ils voudront arracher la couronne ,
Qui vous réjouit l'âme et vous parle d'été :
Ils sont jaloux de voir que le ciel vous la donne ,
Ils pleurent de votre gaité !

Ils ont eu comme vous des biens dignes d'envie ,
 Mais ils ont tout brisé dans un jour de fureur .
 Maintenant ils voudraient vous donner une vie
 Froide , aride comme la leur !

Leurs mensonges brillants vous séduiront peut-être ,
 Mais pensez aux oiseaux que l'on prend au miroir .
 Fermez vos yeux si purs pour ne point les connaître ,
 Passez sans entendre ni voir .

Ils voudraient qu'un remords se fit un jour entendre
 Où la gaieté sourit et vous dit : — Me voilà !
 Et votre cœur si saint , si parfumé , si tendre ,
 Que serait-il après cela !

Un temple profané , silencieux et vide ,
 Un navire jouet des flots capricieux ;
 Un repaire où languit l'ennui , monstre perfide ,
 Sans voix , sans oreille et sans yeux !

Que vous donneront-ils ces hommes de misère
 Pour vaincre en votre cœur cet horrible géant ?
 Quelle arme merveilleuse ou quel puissant mystère ?
 Ces mots : Suicide ! Néant !

La mort !... oui , voilà bien leur science erronée ,
 Blessés par tant d'écueils le néant est leur port .
 Leur semence fatale , affreuse , empoisonnée ;
 Ne peut produire que la mort !

O mes pauvres petits ! aux lèvres de vos mères
 Vous qui puisez l'amour , l'espérance et la foi ,
 Je voudrais vous sauver de ces peines amères !
 Chers petits anges , croyez-moi !

Si vous voulez avoir , dans la plus sombre voie ,
 Un lumineux rayon devant vos yeux charmés ,
 Si vous voulez garder toujours un peu de joie ,
 Aimez , pauvres enfants , aimez !

Si, plus tard, détrompés de vos douces chimères,
 Vous errez tristes, seuls au monde où vous courez,
 Vous pouvez rendre encor vos larmes moins amères ;

La prière dit : — Espérez !

Enfin, si chaque jour amène une souffrance,
 Si tout écroule et tombe où vous vous appuyez,
 Si vous sentez faiblir l'amour et l'espérance,

Regardez le ciel et croyez !

Ne méconnaissez point ces biens inestimables
 Offerts aux malheureux lassés du poids du jour,
 Dans le désert brûlant sources inépuisables,

La foi, l'espérance, l'amour !

Oh ! oui, croyez au Dieu que le poète chante,
 Si d'un peu de bonheur vous êtes désireux,
 Et souvenez-vous bien que sa bonté touchante

Vous fait une loi d'être heureux.

L'AVEUGLE.

En vain la terre en fête encensait l'espérance,
 En vain l'été joyeux se couronnait de fleurs,
 Sans regard, ses seize ans n'étaient qu'une ignorance,
 Ses yeux ne lui servaient qu'à répandre des pleurs.
 Il disait : « — Je suis seul, le moindre bruit m'alarme,
 Le soutien de l'aveugle est parti pour jamais.
 Hélas ! qu'ai-je besoin d'inutiles bienfaits ?
 Votre pain, vos secours valent-ils une larme ?

» Oh ! si quelqu'un de vous me plaint en m'écoutant ,
Rendez-moi mon bon ange , il me consolait tant !

» Lorsqu'un père mourant me dit : Pour héritage
Je laisse à ta misère un triste souvenir ,
L'aumône du passant , un banc sur le rivage ,
Et le cours incertain des jours de l'avenir ,
Je me pris à pleurer et d'une voix tremblante :
O père , si tu meurs qui sera mon soutien ?
Qui ? me répondit-il , ton bon ange gardien
Qui séchera tes pleurs de sa main consolante !

» Oh ! si quelqu'un de vous me plaint en m'écoutant ,
Rendez-moi mon bon ange , il me consolait tant !

» Et j'attendis en vain pendant tout un automne ;
Palpitant d'espérance au moindre bruit de pas ,
Je disais : — Serais-tu l'ange que Dieu me donne ?
Le passant s'éloignait et ne répondait pas .
Un soir , il m'en souvient , ô douce et sainte ivresse !
Je me plaindrais... — C'est moi , dit une-voix , c'est moi

Qui te consolerais , qui veillerais sur toi....
Souvenir de bonheur , d'espoir et d'allégresse !

» Oh ! si quelqu'un de vous me plaint en m'écoutant ,
Rendez-moi mon bon ange , il me consolait tant !

» Souvent auprès de toi , reprit la voix céleste ,
Je parlerai du Dieu qui bénit les moissons :
L'homme espère toujours lorsque la foi lui reste .
Je bercerais ton âme au bruit de mes chansons .
Soit que l'ombre descende ou que le jour se lève ,
Ma prière pour toi volera vers les cieux !
Ainsi disait la voix au son mélodieux ,
Et je crus au bonheur... qu'il était beau ce rêve !

Oh ! si quelqu'un de vous me plaint en m'écoutant ,
Rendez-moi mon bon ange , il me consolait tant !

» Quelquefois sur la rive où je venais l'attendre
Je lui disais : — O toi mon bonheur , mon espoir ,

Bon ange dont la voix est si douce et si tendre !
 Quand viendra le beau jour où je pourrai te voir ?
 Bientôt, répondait-il, près du Seigneur lui-même,
 Dans ce ciel dont la mort vous ouvre le chemin,
 Où des jours de bonheur se succèdent sans fin,
 Où sans jamais pleurer on prie, on chante, on aime !

» Oh ! si quelqu'un de vous me plaint en m'écoutant,
 Rendez-moi mon bon ange, il me consolait tant !

» Faut-il donc que toujours en ce monde perfide
 Un noir chagrin se mêle au plus doux souvenir ?
 Cet ange mon bonheur, mon soutien et mon guide,
 Serait-il envolé pour ne plus revenir ?
 L'autre soir je disais : — Ta tristesse m'alarme.
 Il murmura tout bas : — Obéissons à Dieu !
 Puis avec un baiser, triste baiser d'adieu !
 Sur mon front pâlisant je sentis une larme...,

» Oh ! si quelqu'un de vous me plaint en m'écoutant,
 Rendez-moi mon bon ange, il me consolait tant !

» Triste était sur ce bord la vague gémissante,
 Lorsqu'après son départ je m'éloignais pensif.
 Triste était le soupir de la cloche tremblante
 Qui jetait dans les airs son murmure plaintif.
 Aux pieds des saints autels en vain jusqu'à l'aurore
 Je fatiguai le ciel de mes vœux superflus,
 Hélas ! depuis ce jour, l'ange ne revint plus ;
 Pourtant, pauvre insensé, j'attends, j'espère encore !

» Oh ! si quelqu'un de vous me plaint en m'écoutant,
 Rendez-moi mon bon ange, il me consolait tant ! — »

Dieu voulut-il donner au pauvre solitaire
 Seulement pour un temps l'ange consolateur,
 Ou quelque douce Vierge, amante du mystère,
 Prit-elle un nom divin pour donner le bonheur ?
 Je ne sais, mais en vain l'astre du jour colore
 Le vieux banc où jadis on écoutait la voix,
 L'aveugle n'y vient plus s'asseoir comme autrefois,
 Et le seul souvenir à nos cœurs dit encore :

« — Oh ! si quelqu'un de vous me plaint en m'écoutant ,
Rendez-moi mon bon ange , il me consolait tant ! »

Janvier 1837.

SIMPLE BALLADE

SUR LA NAISSANCE D'UN ENFANT.

Petit enfant , jeté sur cette terre ,
Ame d'un jour ignorante et sans voix ,
Te voilà donc soumis à cette guerre
Où la vertu succombe tant de fois !
Déjà ton père et ta mère en alarme
Ont soupiré craintifs en t'embrassant ,
Et moi de loin je te donne une larme ,
Petit enfant !

Mais ton regard est le regard d'un ange,
 Ton jeune cœur est innocent et pur ;
 Tu passeras en ce monde de fange
 Sans y souiller ton vêtement d'azur.
 Contre l'erreur d'une folie amère,
 Oh ! prends courage, un charme te défend...
 C'est la douceur du baiser de ta mère,
 Petit enfant !

Peut-être es-tu la colombe bénie
 Disant aux tiens : Dieu vous sourit encor ;
 Je suis le fruit de la grâce infinie
 Dont le Seigneur vous verse le trésor.
 Oh ! oui, tu viens comme vient l'hirondelle
 Lorsque l'hiver murmure en nous quittant ;
 Je vois l'espoir arriver sur ton aile,
 Petit enfant !

18 Mars 1838.

LA FILEUSE.

La fileuse attendait ; dans son tourment amer,
 Souvent elle accourait à la porte entr'ouverte ;
 Mais rien ne paraissait sur la grève déserte,
 Rien ne paraissait sur la mer.

— « Il ne revient pas, disait-elle,
 Et depuis son départ j'ai tant prié mon Dieu !
 L'orage en s'éloignant semble nous dire adieu,
 Et je ne vois point sa nacelle...

» Tout se tait , la mer et les vents ,
 La vague tremble à peine au bord de ce rivage ,
 Mais où manque l'espoir adieu tout le courage ,
 Il ne revient pas et j'attends !

» Triste pressentiment que je sais trop entendre ,
 Pourquoi me répéter : René devait périr ;
 Il est inutile d'attendre
 Quelqu'un qui ne doit plus venir !

» Je n'entendis jamais la chanson murmurante
 Dont une mère endort son enfant au berceau.
 Je demandais ma mère , hélas ! Sur un tombeau
 Mon frère me menait pleurante :
 — Oliva , disait-il , notre mère est ici !
 Puis alors il priait et je priais aussi .

» Rendant à ses avis mon enfance écouteuse ,
 Il me semblait d'un père entendre les leçons.
 C'est sa voix qui m'apprit mes plus belles chansons ;
 Il se trouvait heureux en me voyant heureuse .

» Hélas ! depuis un an il me demande en vain :
 — D'où vient , pauvre Oliva , que ta gaité s'envole ?
 D'où vient que ton fuseau s'arrête sous ta main ?
 Ma voix n'est-elle plus la voix qui te console ?

» Il ignore qu'un soir , pensive au fond du bois ,
 Je disais à l'oiseau de l'arbre solitaire :
 — Dis-moi quand mon ami doit quitter cette terre ?
 L'oiseau , le triste oiseau ne chanta qu'une fois !
 J'interrogeais le houx à la feuille épineuse :
 — Dans un an , me dit-il , ton frère doit périr !
 Oh ! la feuille n'est point trompeuse ,
 Et l'oiseau ne sait pas mentir !

» Et pour lui j'espérais une si longue vie !
 Et l'avenir lointain me paraissait si doux !
 De quel amer regret mon erreur fut suivie !

Depuis lors je pleuré sur nous .
 J'appelle à mon secours cette erreur mensongère
 Qui d'un voile charmant me cachait l'avenir ;
 Mais , dans un cœur blessé , l'image du plaisir
 Ressemble à la mouche éphémère
 Qu'un matin voit naître et mourir !

» Autrefois j'étais si tranquille ,
 La riante espérance habitait dans mon cœur.
 Mon esprit se berçait de rêves de bonheur ;
 En aimables pensers la jeunesse est fertile.
 La nacelle partait au bruit de mes chansons ,
 L'écho les redisait sous un ciel sans nuages ,
 Elles volaient gaîment au milieu des orages ;
 Le triste oiseau des mers se plaisait à leurs sons.
 Ma voix était alors mélodieuse et tendre.
 L'ombre du matelot sur la rive écoutait ,
 Des korils bondissant la ronde s'arrêtait ,
 Et les flots moins bruyants semblaient vouloir entendre.
 Les pêcheurs se disaient : — Arrêtons le bateau ,
 C'est la chanson de la fileuse !
 Et moi , tout en chantant , je tournais mon fuseau.
 Oh ! comme alors j'étais heureuse !

» Maintenant plus de joie !... où souriait l'espoir ,
 Mon œil épouvanté ne voit plus qu'un ciel noir.
 Mon cœur, tout occupé du sinistre présage ,
 Semble à chaque moment vouloir briser mon sein ;
 Mon fuseau frémissant s'échappe de ma main ,
 Et la mort m'apparaît dans le moindre nuage.

La barque maintenant vogue sans s'arrêter ,
 L'écho ne redit plus ma chanson si jolie ,
 La voix de la fileuse a cessé de chanter ,
 Comme un rêve passé déjà chacun l'oublie.

» L'heure fuit , le temps passe , et René ne vient pas.
 Serait-il arrivé ce jour que je redoute ?
 Depuis hier , en vain je regarde , j'écoute.
 Oh ! que n'ai-je arrêté sa fuite dans mes bras !
 Je lui disais : — Viens , frère , attachons la nacelle ;
 Le temps sera mauvais ; vois-tu l'oiseau des mers
 Qui d'un vol balancé s'élance dans les airs ,
 Puis revient sur les flots qu'il rase de son aile ?
 Le temps sera mauvais.... Vois là-bas ce rameau ,
 Emporté par le vent , qui va , vient , vole , tombe.
 Écoute , un chant de mort se mêle au bruit de l'eau ,
 C'est la voix du noyé qui demande une tombe ! —
 Mais lui , sans m'écouter et me serrant la main :
 Bonne Oliva , dit-il , adieu jusqu'à demain !

» Quelle était cette voix qui , pendant la nuit sombre ,
 Mêlait sa plainte amère au murmure du vent ?

Pourquoi cette lueur triste au milieu de l'ombre ?
 Pourquoi ce bruit confus s'éloignant lentement ?
 Était-ce là des flots la voix rauqué et sauvage,
 Ou celle des esprits voltigeant le chercher,
 Ou le char de la mort roulant sur le rivage,
 Et brisant sous son poids les débris de rocher ?

» Hélas ! que cette nuit fut longue et douloureuse ,
 Et même maintenant que tout est triste ici !
 René ne revient point , et la pauvre fileuse
 Ne voit rien que l'oiseau qui veut se plaindre aussi.
 Mélancolique oiseau de l'orage et de l'onde ,
 Cesse tes longs soupirs , oh ! cesse , ils me font mal !
 Arrête un seul instant ta course vagabonde ;
 Dis que je croyais trop un présage fatal.
 Dis-moi , je t'en supplie ! oh ! dis-moi qu'il respire ,
 Qu'une vaine frayeur enchaîne ici mes pas.
 Un mot fait tant de bien ! Ne peux-tu me le dire ?
 Mais si René n'est plus , oh ! ne me le dis pas ! — »

La fileuse se tut ; l'oiseau mélancolique ,
 Balancé sur les flots , soupira doucement.

La nuit vint , et dans l'ombre une voix angélique
 Prononça ces mots lentement :

« — Tu reverras au ciel l'ami de ton enfance.
 » Va ! que fait sur la terre un espoir envolé ?
 » Souviens-toi que le Christ a dit à la souffrance :
 » Heureux celui qui pleure , il sera consolé ! — »

La rive s'éclaircit au lever de l'aurore.
 Non loin d'un corps meurtri sur la grève poussé ,
 La fileuse , à genoux , semblait attendre encore ;
 Mais ce n'était aussi qu'un cadavre glacé.

Deux siècles ont passé ; pourtant , sur cette rive
 Que baignent à la fois l'Élorn et l'Océan ,

On voit encor , près de Saint-Jean ,
 La chaumière où chantait la fileuse plaintive.
 On dit de plus (demandez au pêcheur)
 Que , lorsque l'oiseau des tempêtes
 Passe et repasse sur nos têtes
 En poussant son cri de douleur ,
 Quand les flots irrités en écumant s'élancent ,
 Quand les arbres touffus se courbent , se balancent ,

Et que le pêcheur, à genoux,
A la Vierge sans tache adresse sa prière,
Alors des chants tristes et doux
Semblent venir de la chaumière.
La chanson dit : « Vierge, reine des flots,
» Prenez pitié des pauvres matelots! »
De cette voix mélodieuse
Le pêcheur, sans frémir, écoute les accents;
Car la chanson de la fileuse
Eloigne l'orage et les vents.

Mars 1836.

LIVRE SECOND.

L'ANGE DU XIX^{ME} SIÈCLE.

Brise ton luth , muse profane ,
La terre est sourde à tes chansons ;
Ta guirlande tombe et se fane
Sur les chemins où nous passons !
Tes fleurs ne sont plus pour nos têtes ;
Ta voix incomprise en nos fêtes

Expire comme un son lointain.
 Le vent chasse ton chant timide,
 Comme le jour clair et rapide
 Chasse les ombres du matin !

Il n'est plus ce temps où le monde,
 Jeune et de tout insoucieux,
 T'écoutait d'un Olympe immonde
 Chanter les splendeurs et les Dieux.
 Il n'est plus ce temps de délire
 Où l'on ne trouvait sur la lyre
 Qu'un rêve sorti du néant.
 Dieu parle ! la harpe le nomme :
 L'enfant d'hier se réveille homme,
 Le nain est devenu géant !

Le siècle philosophe expire
 Usé de ses doutes railleurs,
 Il meurt sans que son âme aspire
 A des biens plus sûrs et meilleurs ;
 Mais près de l'abîme qu'il sonde,
 Il sent sa misère profonde,

Et, pour nous prouver son pouvoir,
 Il brise, abat, brûle, foudroie,
 Et sur les cadavres qu'il broie
 Se sacre roi du désespoir !

Ecoutez, ruines fumantes !
 Tombeaux ouverts, sacrés débris
 Où les passions écumantes
 Ont voulu clouer le mépris !
 Autels écroulés sur vos prêtres !
 Saints ossements de nos ancêtres !
 Le Seigneur a vaincu la mort !
 Trompant l'athéisme qui veille,
 Parmi vous un ange s'éveille
 Et prélude un premier accord !

Il chante ! à cette voix bénie
 Le siècle naissant étonné,
 Vers le mystérieux génie
 Tout-à-coup se sent entraîné.
 Il jette au passé ses vieux langes,
 Il marche, il vole avec les anges ;

L'autel rallume ses flambeaux ,
 La croix se relève plus fière ,
 Le temple reprend sa prière ,
 Les fleurs renaissent aux tombeaux !

Ce n'est plus la Grèce idolâtre ,
 Rome profane et son encens ;
 Ce n'est plus la muse folâtre
 Qui nous trompe et flatte nos sens !
 C'est un don de miséricorde ,
 Une harpe dont chaque corde
 Fait oublier le poids des jours ,
 C'est une puissance infinie ,
 C'est une source d'harmonie
 Dont les eaux couleront toujours !

Il ouvre le livre des âges ,
 Vaste Babel du temps passé ;
 Et sur chacune de ses pages
 Il retrouve un sens effacé.
 Il parle , et le ciel est moins sombre ,
 La lumière remplace l'ombre ;

Ange du Dieu de vérité
 Il fuit les chimères frivoles ;
 Et la grâce de ses paroles
 Rayonne d'immortalité !

Il dit la colombe de l'arche ,
 Agar s'en allant en exil ,
 Et la tente du patriarche ,
 Et l'enfant flottant sur le Nil ;
 Il chante les harpes plaintives ,
 La fuite des tribus captives ,
 Les grands miracles du désert ;
 Et Dieu , Jéhova , l'être immense
 Remplit de sa toute-puissance
 Les moindres notes du concert.

La crèche régénératrice
 Reprend sa première clarté ,
 Et sous la croix libératrice
 L'esprit se repose abrité.
 Les bardes , disciples de l'ange ,
 Se lèvent , brillante phalange ,

Voyez ce que nul ne rêva :
 La terre, ô bonheur ! ô clémence !
 Va devenir un temple immense
 Rempli du nom de Jéhova !

Oh ! pourquoi ma voix solitaire
 Refuse-t-elle de s'unir
 A ce grand hymne de la terre
 Qui doit féconder l'avenir ?
 Pourquoi les élans de mon âme
 N'ont-ils qu'une impuissante flamme ?
 Pourquoi mes saints désirs, mes pleurs,
 Ce qui me transporte et me touche,
 Les accents brisés dans ma bouche,
 Tombent-ils froids et sans couleurs ?...

Seigneur, ton amour me dévore,
 Vers toi tout mon cœur veut aller,
 Je te vois, je t'entends, j'adore,
 Je meurs et je ne puis parler !
 Ma pensée ardente et voilée,
 Comme dans une urne scellée

Un parfum doux et précieux,
 Lasse de l'ombre qui l'écrase,
 Attend que tu brises le vase
 Pour s'envoler enfin aux cieux !

SECRET.

Dans le fond de mon cœur je me suis fait un nid ,
Un nid de souvenirs que Dieu garde et bénit ,
Un nid que tout le monde ignore.
Là ma tendresse couve avec un soin jaloux ,
Parmi mes jours passés , les plus beaux , les plus doux ,
Et comme eux , je renais encore.

Là , je vois se mêler des ailes , des chansons
De toutes les couleurs , de toutes les façons ,
Des reflets d'azur et de moire ;
Je vois tous les oiseaux que j'ai pu réunir
Obéir à ma voix , quand pour les retenir
Je n'ai que ma faible mémoire.

L'un , le premier de tous , et de ce titre fier ,
 Cède pour un instant aux petits nés d'hier
 La place la plus apparente.
 Ils folâtraient ensemble en des jeux favoris ;
 Ils s'aiment , et pourtant tous ces hôtes chéris
 Sont d'une espèce différente.

Pour égayer les jours que je passe en rêvant ,
 J'appelle tantôt l'un , tantôt l'autre , et souvent
 Entr'eux tous longtemps je balance ;
 Et , quand l'oiseau choisi commence sa chanson ,
 Craignant que son babil ne m'en dérobe un son ,
 Le nid tout entier fait silence.

Mais si , m'abandonnant à mes songes d'amour ,
 Je confie en secret au luth du troubadour
 Un nom dont mes lèvres s'enchantent ,
 Mille joyeux échos troublent mon cœur aimant ;
 Alors mon nid s'emplit d'un tumulte charmant ,
 Et tous mes petits oiseaux chantent.

A MON AMI ABSENT.

Quand la nécessité , maîtresse tyrannique ,
 Eloigna ton vaisseau des bords de l'Armorique ,
 Quand ta voile s'enfla sous le vent du départ ,
 Quand tu mis tout ton cœur dans un dernier regard ,
 La coupe de tes jours te sembla trop amère ,
 Tu n'y vis que dégoût , infortune , misère.
 Ton courage faiblit , tu ne pus espérer ,
 Et , détournant les yeux , il te fallut pleurer.
 « — Ainsi donc , as-tu dit , ainsi s'use ma vie !
 » Pas un jour n'est passé sans tromper mon envie ;

» Pas un toit où le soir je trouve à m'abriter
 » Qu'il ne faille au matin saluer et quitter !
 » A vingt pays divers mon passé se partage ,
 » L'un garda mon berceau pour s'en faire un otage ,
 » L'autre sourit de loin avec mes jeux d'enfant ,
 » L'autre me salua lauréat triomphant.
 » Celui-ci me voyait adolescent encore
 » Epier sur ses monts le lever de l'aurore.
 » Celui-là m'accueillait confiant , affermi ,
 » Et toujours appuyé sur le bras d'un ami.
 » Tous ont un souvenir où mon esprit se pose ;
 » Tous de mon cœur aimant ont gardé quelque chose ;
 » Et partout je n'ai fait qu'un séjour passager ,
 » Et j'ai traîné partout l'ennui de l'étranger.
 » Ainsi s'en vont mes jours pleins de trames coupées ,
 » De liens dénoués , d'affections trômpées.
 » Ainsi toujours errant il me faudra vieillir
 » Et semer en tout lieu pour ne point recueillir.....
 » Oh ! que n'ai-je plutôt , dans ma route pénible ,
 » Réuni tous mes soins à me faire insensible !
 » Que n'ai-je , insoucieux des passants du chemin ,
 » Repoussé cet ami qui me tendait la main !
 » Plus sage et plus heureux dans ma courte carrière
 » Je ne tournerais point mes regards en arrière ,

» Tout entier dans moi-même et n'aimant nulle part
 » Je serais sans regrets au moment du départ ! — »

Cependant , tout rempli de tes mornes pensées ,
 Bientôt tu ne vis plus nos côtes effacées ,
 Et moi , de ce rivage où tu m'avais quitté ,
 Je perdais ton vaisseau par les flots emporté.
 Que mon âme fut triste et ma douleur amère !
 Je perdais mon ami , mon Mentor et mon frère.
 Je redisais cent fois les mots de ton adieu ;
 Je racontais ma perte à la nature , à Dieu.
 Ta voile qui fuyait de tant de vœux suivie
 Semblait me dérober la moitié de ma vie.
 J'évoquais mes beaux jours écoulés près de toi ,
 Et tous me répondaient et pleuraient avec moi.

Ce jour est déjà loin ; le poids de trois années
 A d'un fardeau plus lourd chargé nos destinées ,
 Et l'absence toujours assise à notre seuil
 Laisse à notre amitié ses regrets et son deuil.
 De loin en loin à peine une lettre bénie
 Apporte à l'un de nous une joie infinie ,

Et, pleine de douceur, de constance et de foi,
 Dit : l'ami vit encore et se souvient de toi.
 Oh ! oui, souvenons-nous, souvenons-nous ensemble,
 Qu'à défaut du présent le passé nous rassemble !
 Refais-moi ces récits tant de fois écoutés ;
 Dis-moi si tes déserts ont de grandes beautés.
 N'as-tu pas des rochers, une aride montagne
 Qui rappellent un peu ma mère la Bretagne ?
 N'as-tu pas dans les eaux, dans les vents, dans les bois
 Entendu comme un chant qui te semblait ma voix ?
 Je voudrais tout savoir. Sur ta nouvelle terre
 N'est-il rien qui ressemble au vallon solitaire,
 Au chant de nos oiseaux, au murmure si doux
 Du ruisseau qui fuyait sous des buissons de houx ?
 Mêles tes orangers à mes genêts sauvages ;
 Mêles à tes cieux d'azur mes cieux pleins de nuages !
 Tu t'en souviens encor puisque tu les aimais.
 Les annales du cœur ne s'effacent jamais.

Pour moi, fidèle ami du sol qui m'a vu naître,
 Moi, qui loin de mon toit n'ai rien voulu connaître ;
 Je n'ai point déserté mon indigent berceau :
 Les flots bleus, les rochers, le vallon, le ruisseau,

Comme à mon cœur enfant, parlent à ma jeunesse ;
 Mais, ami, c'est ton nom qu'ils répètent sans cesse,
 Et je sens pour nous deux une tendre pitié
 Lorsque je vois l'absence où riait l'amitié.
 La plus sainte union ne peut être durable ;
 Tout ce qui tient à l'homme est triste et misérable.
 Nous ne nous rencontrons que pour nous dire adieu,
 Nous fuyons dispersés par le souffle de Dieu.
 L'un s'arrête et nous quitte, un autre nous devance ;
 Sans guide, sans soutien, on se hâte, on avance
 Toujours plus isolé dans l'aride chemin,
 A peine se fait-on un salut de la main !

S'il existait un homme avancé dans la vie,
 Qui n'eût point à pleurer une amitié ravie,
 Et qui, sur le chemin menant à la cité,
 Ne cherchât point la place où quelqu'un l'a quitté :
 Si cet homme en tout temps au foyer de famille
 Rassemblait ses amis, son épouse et sa fille,
 Et, quand viendrait le jour de s'envoler à Dieu,
 Pour la première fois disait le mot adieu,
 Cet homme, n'aurait-il qu'une pauvre chaumière,
 Qu'un labeur sans produit, qu'un foyer sans lumière,

N'aurait-il à la table où sa faim vient s'asseoir
 Qu'un pain noir et durci qu'on partage le soir,
 N'aurait-il pour tout bien que l'aumône publique,
 Heureux, cent fois heureux, serait cet homme unique!
 L'Eden des premiers jours renaîtrait sur ses pas,
 Si cet homme existait, — mais il n'existe pas!

Adieu! toujours adieu! c'est le cri de la terre.
 L'homme n'est que regrets en son cœur solitaire:
 Le bâton voyageur, la voile et le linceul,
 Dans l'ennui de ses jours l'ont bientôt laissé seul!
 Seul!... Oh! j'ai tant besoin d'un ami secourable!
 Liane sans soutien, je cherche mon érable.
 Ma beauté, ma fraîcheur venaient de son appui;
 Je traîné dans le sable et je sèche sans lui.

Qu'ils étaient beaux ces jours où ma vive jeunesse
 S'embellissait des dons de ta douce sagesse!
 J'aimais de ton amour, je croyais de ta foi,
 Je ne me sentais fort qu'en m'appuyant sur toi.
 C'est que tu n'étais pas de ces hommes du monde,
 Qui fêtent l'amitié dans une route immonde,

Et qui, toujours moqueurs et prêts à blasphémer,
 Repoussent l'Evangile et parlent de s'aimer!
 Nous avons fui tous deux l'impie en sa misère,
 Son cœur est trop étroit, sa coupe est trop amère;
 Il ne nous tend la main que pour nous égarer,
 S'il descend dans notre âme, il veut la déchirer.
 Oh! malheur à celui qui se laisse séduire
 Et lui porte en chantant sa croyance à détruire!
 Malheur à l'insensé dans ses jours de douleurs,
 Qui verse dans son sein le secret de ses pleurs!
 Former cette union que le démon consomme,
 C'est s'attacher vivant au cadavre d'un homme,
 C'est chercher l'épouvante et s'en faire un appui,
 C'est embrasser un mort et pourrir avec lui!

Souvent, quand mon regard cherche la voile errante
 Ou semble interroger la vague murmurante,
 Quand je redis l'adieu que tu fis en partant,
 On vient me demander pourquoi je t'aime tant.
 Pourquoi?... vous l'ignorez, pauvres cœurs en détresse!
 Vous ne sentez donc pas un besoin de tendresse?
 Vous voulez donc toujours n'exister qu'à demi
 Et ne jamais savoir ce que c'est qu'un ami?

Oh ! le mien est si bon ! oh ! le mien est si tendre !
 Si vous pouviez le voir, si vous pouviez l'entendre ,
 Par ses douces vertus il vous étonnerait ;
 Rempli des anciens jours , il vous rappellerait
 Ces anges qui venaient, loin des temps où nous sommes,
 S'arrêter un moment sous les tentes des hommes ,
 Et qui , fuyant bientôt au séjour éternel ,
 Ne laissaient après eux qu'un souvenir du ciel.
 Que béni soit le jour qui me le fit connaître !
 Plus sage et plus pieux je me sentis renaître.
 De ses saintes leçons l'aimable aménité
 Avait un charme , un don , une facilité ,
 Je ne sais quel accent , quelle grâce ingénue ,
 Qui me mettait dans l'âme une joie inconnue.
 De tout chagrin secret il demeurerait vainqueur,
 Et toujours vigilant , il fécondait mon cœur !
 Le semeur n'est plus là , mais la semence reste
 Et produira peut-être une moisson céleste :
 S'il revenait un jour, le semeur enchanté
 Bénirait ses travaux , les épis et l'été.

S'il revenait un jour !... il reviendra sans doute ,
 De mon chaume qu'il aime il reprendra la route ;

Il reviendra chantant , le front épanoui....
 Dieu ! s'il ne trouvait plus mon accueil réjoui !
 L'hirondelle , au retour de son lointain voyage ,
 Revoit bien le clocher, le ciel bleu , le feuillage ;
 Mais dans ces lieux charmants que le Seigneur bénit ,
 Revoit-elle toujours sa fenêtre et son nid ?

Ami , quand revenu des bois de la Guyane ,
 Tu prendras le sentier qui mène à ma cabane ,
 Si tu ne revois point les houx que j'aime tant ,
 Et dont tu demandais une branche en partant ,
 Si, malgré le printemps qui viendra de renaître ,
 Sans y trouver des fleurs tu revois ma fenêtre ,
 Lorsque tu frapperas en disant : — Ouvrez-moi !
 Si ma porte aussitôt ne s'ouvre point pour toi ,
 Si tout en te voyant n'a pas un air de fête ,
 Si l'hospitalité n'a point de table prête ,
 Si personne ne pleure en disant : — Te voilà !
 Alors ! ô mon ami ! je ne serai plus là.

Prends le chemin connu qui mène au cimetière :
 Consacre au souvenir une soirée entière.

Au milieu des tombeaux des pauvres sans renom,
 Cherche une croix modeste où tu liras mon nom.
 Pour garder mon sommeil tu la verras penchée,
 Si le délai fatal ne l'a point arrachée;
 Car, ce n'est pas assez pour le pauvre importun
 D'être pendant ses jours repoussé de chacun,
 Il faut, lorsque vient l'heure où sa force succombe,
 Qu'il n'ait pas même à lui la place de sa tombe!
 La fosse aussi s'achète, et, le délai passé,
 Pour un hôte nouveau l'indigent est chassé!

Qu'importe, cependant, quelle place nous donne
 Cette cité des morts où l'on nous abandonne!
 Que l'on jette mes os à l'un ou l'autre bout,
 A l'ombre de la croix l'espérance est partout;
 Partout, ami, partout; sur l'herbe ou sur la pierre,
 Tu peux interroger mon âme et ma poussière,
 Quelque part où je sois, je te dirai toujours :
 « — Ami, ne pleure point; la vie est peu de jours.
 » Sois prêt à me rejoindre à la première aurore;
 » Je t'attends dans le ciel pour te chérir encore.
 » Dans les mêmes soleils nous devons habiter,
 » Nous devons nous revoir pour ne nous plus quitter.

» L'ange de l'amitié cher aux saintes phalanges,
 » Là haut comme ici bas est le plus beau des anges;
 » Quand de l'éternité le jour immense a lui,
 » Nos plus doux sentiments se confondent en lui.
 » L'amour, sans vains désirs, sans sexe, sans mystère,
 » N'est plus aux pieds de Dieu ce qu'il est sur la terre;
 » Mais l'amitié n'a rien qu'il lui faille épurer,
 » Elle remonte au ciel sans se transfigurer. »

Avril 1840.

L'ESPÉRANCE.

A M. ALFRED DE COURCEY.

Je veux chanter l'arbre immense
Toujours fleuri, toujours vert,
Que la divine clémence
Planta dans notre désert.
Sa sève est puissante et forte ;
Son moindre bourgeon rapporte :
Ses rameaux sont infinis,
Ils croissent, montent, s'étendent,

Se soutiennent, se répandent
Chargés de fleurs et de nids.

Antique comme la terre,
Il est son constant appui :
La nature solitaire
N'existerait point sans lui.
Si sa racine profonde
Ne soutenait pas le monde,
Le monde chancellerait.
Si le vent de la colère
Brisait l'arbre tutélaire,
Le monde s'écroulerait !

Sa cime est verte et superbe.
De ses rameaux précieux
Le premier rampe sur l'herbe,
Le dernier s'attache aux cieux !
Il couvre d'un doux ombrage
La cabane du sauvage,
Le chaume du laboureur,
Le palais des grands du monde

Et la retraite profonde
Où se cache le penseur.

Le matelot en voyage
Le voit dans son horizon ;
Le captif voit son feuillage
Aux barreaux de la prison.
Ceux qui souffrent, ceux qui craignent,
Ceux qui pleurent et se plaignent
Touchent ses rameaux touffus,
Et, comme un divin dictame,
Ils sentent au fond de l'âme
Un secours qu'ils n'avaient plus.

Nos mères sous sa verdure
Ont formé nos premiers pas :
Dans ce monde où rien ne dure
Ses charmes ne passent pas.
La jeunesse insoucieuse,
Bruyante ou silencieuse,
Le salue en approchant,
Et la vieillesse plus sombre

A la fraîcheur de son ombre
S'endort au soleil couchant.

On voit planer sur sa cime
Un ange plein de douceur,
Qui, confiant et sublime,
Appelle la foi sa sœur.
Ses deux ailes sont mouillées
De nos larmes essuyées
Par son céleste pouvoir ;
Son vol qui vers nous se penche,
Courbe la plus belle branche
Pour que nous puissions la voir.

« — Viens, dit-il à l'âme ailée
Qui ne sait où s'arrêter,
Viens, heureuse ou désolée,
Tu peux ici t'abriter.
Que ton vol monte ou retombe,
Que tu sois aigle ou colombe,
Rossignol ou passereau,
Amoureuse tourterelle

Ou voyageuse hirondelle,
Viens, et choisis ton rameau !

» Si trop petite et trop frêle
La branche casse sous toi,
Dirige plus haut ton aile,
Ecoute et regarde-moi.
Monte, et ne sois jamais lasse :
Si ton nid n'a point de place
Sur cent rameaux essayés,
Monte ! les réseaux attendent
Les oiseaux qui redescendent
Avec des cœurs effrayés.

» Monte ! monte ! monte encore,
O pauvre âme ! ô pauvre oiseau !
Pleine d'un feu qui dévore,
Arrive au dernier rameau.
Ce rameau que Dieu regarde
Deviendra ta sauvegarde
Et ton palais éternel ;
Quand le temps n'aura plus d'ailes,

L'ange des amours fidèles
L'emportera dans le ciel! — »

A cette voix consolante
L'âme s'arrête et bénit,
Moins craintive, moins tremblante,
L'arbre qui verra son nid.
De branche en branche elle arrive,
Confiante fugitive,
Au rameau qui touche aux cieux,
Et là, puissante et ravie,
Elle n'a plus de la vie
Qu'un loisir délicieux.

Cet arbre aimé de la tombe,
Cet arbre aimé du berceau,
C'est celui dont la colombe
Porta dans l'arche un rameau!
Sa grandeur mystérieuse
Est l'échelle merveilleuse
Dont Jacob s'épouvanta;
Et sa branche la plus belle

Fut saluée immortelle
Au sommet du Golgotha!

C'est l'arbre de l'Espérance!
C'est le repos de nos jours!
C'est l'arbre de délivrance
Où je chercherai toujours
Une lyre pour mon âme,
Un aliment pour ma flamme,
Pour mes amours un rameau,
Pour mon front un peu d'ombrage,
Un bâton pour mon voyage,
Une croix pour mon tombeau!

CHANSON DE L'AVEUGLE.

J'ai senti dans ma chevelure
La brise odorante du soir ;
L'été prodigue à la nature
Ses parfums , ses fleurs , son espoir .
Partout une magique lyre
Semble s'éveiller sur mes pas :
L'été règne dans un sourire ,
Oh ! oui.... mais je ne le vois pas !

Presque étranger dans ma patrie ,
Tout ce qui vous fait souvenir

Durant ma longue rêverie
 Ne vient jamais m'entretenir.
 Là sans doute est l'immense ombrage
 Où la danse égayait nos pas ;
 Là le ruisseau , là le bocage :
 Oh ! oui.... mais je ne les vois pas !

Quand pour le bal toute parée
 Ma fille vient baiser mon front ,
 Mon cœur la suit à la soirée ,
 Et je me dis : — Ils la verront !
 Si quelqu'un murmure : C'est elle ,
 Je tressaille au bruit de ses pas.
 Je sens qu'elle doit être belle !
 Oh ! oui.... mais je ne la vois pas !

Elle est là , sans cesse , à toute heure ,
 M'entourant de ses soins pieux ;
 Elle pleure lorsque je pleure ,
 Et sa gaieté me rend joyeux.
 Quand viendra ma dernière aurore ,
 Je pourrai mourir en ses bras ;
 Je pourrai l'embrasser encore :
 Oui.... mais je ne la verrai pas !

LE SOMMEIL D'UNE MÈRE

« — Oh ! silence , ma sœur ! sa paupière fermée
 A voilé son regard et si triste et si doux :
 Peut-être un rêve heureux à son âme charmée ,
 Va-t-il tout bas parler de nous.

» Silence !... pas un mot !... mais la nuit est si sombre ,
 La mer a tant de voix faites pour effrayer !
 A la porte le vent frappe des coups sans nombre ,
 La flamme jette à peine un éclair au foyer ,
 Et l'on dit que les morts s'entretiennent dans l'ombre !...

» Oh ! j'ai peur de me taire... hé bien ! parlons tout bas ,
Ne trembles pas ainsi , mets ta main dans la mienne ,
Prends le rameau bénit , prends et qu'il nous soutienne :
Peureuse ! en le voyant les morts ne viendront pas !

» Allons nous appuyer au lit de notre mère ;
Hier elle disait : Chers petits malheureux ,
Je souffre et le pain manque... Oh ! la vie est amère !
Je ne puis travailler... votre sort est affreux !..
Elle nous embrassait et nous pleurons tous deux.

» Autrefois , rose et si jolie ,
Quand le jour du Seigneur arrêta son fuseau ,
Elle venait aussi danser au bord de l'eau ;
Et maintenant , triste et pâlie ,
Elle ne sourit plus au soleil le plus beau !

» Vois , même son sommeil est triste de pensée !
Son front semble chagrin entre ses doigts raidis.
Ma sœur , basons tous deux sa paupière baissée !
Peut-être qu'un baiser donne le paradis !

» Monte sur le vieux banc... penche-toi , ma petite...
Doucement !... Prends bien garde à son bras amaigri !
Bien ! descends... A mon tour ! moi je ferai plus vite ;
Tiens , regarde... O bonheur ! je crois qu'elle a souri !

» Oh ! oui , notre baiser va lui faire un beau songe
Tout rempli de soleil , de joie et de santé ,
Et , pour qu'à son réveil le charme se prolonge ,
Petit ange , à genoux prions à son côté.

» Bonne Vierge ! un long mal consume notre mère ,
Nous sommes son bonheur , elle est notre soutien ;
Du haut de ton beau ciel entends notre prière :
Tu dois aimer un peu ceux qui s'aiment si bien ! — »

Le jour revint joyeux , Avril , dans la vallée ,
Nous jetai en fuyant ses trésors les plus doux ;
Et , près du saint autel , par l'amour appelée ,
La mère s'en allait prier à deux genoux ,
Forte , croyante et consolée.

LE PLUS MALHEUREUX.

Quand la cloche du soir saluait Notre-Dame ,
A cet écho béni qui vibre au fond de l'âme
Ma mère bien souvent mêlait sa douce voix :

« — A genoux , mon enfant , à genoux , disait-elle ;
» Au cantique pieux de la sainte chapelle
» Que nos deux cœurs unis répondent à la fois !

» Prions pour tous ces morts qu'un jour nous devons suivre ;
» Prions pour ce qui vit sans aucun goût de vivre ,

» Pour celui que déchire un penser douloureux ,
 » Pour celui qui n'a pas une autre âme qui l'aime ,
 » Pour ceux que nous aimons , pour nos ennemis même ,
 » Mais prions avant tout pour le plus malheureux !...—»

Et ma prière alors s'élevait douce et tendre ,
 Et ce plus malheureux que je voulais comprendre
 Fatigua bien longtemps mon esprit étonné.
 Oh ! disais-je , parmi tant de vives alarmes ,
 Tant d'avenirs perdus , tant de maux , tant de larmes ,
 Qui donc me nommera le plus infortuné ?

Serait-ce le vieillard pleurant la jeune fille ,
 Cher et dernier débris de sa longue famille
 Dont le cercle au foyer jadis venait s'asseoir ?
 En vain il veut cacher sa douleur grande et forte ;
 Tout à son cœur brisé nomme la vierge morte ,
 Et son baiser si doux ne l'endort plus le soir !

Serait-ce l'orphelin tout seul en sa misère ,
 A qui rien ne répond quand il nomme sa mère ,

Faible esprit , faible cœur qu'un rien peut agiter ?
 Sans guide et sans secours il faudra donc qu'il meure
 La foule n'aime pas le pauvre enfant qui pleure ,
 Et lui n'a plus de mère , il ne peut plus chanter !

Serait-ce un autre enfant dont la riante aurore
 Promettait un doux ciel et de beaux jours encore ,
 Enfant né dans la pourpre et brillant d'avenir ,
 Qui , banni maintenant sur la terre étrangère ,
 Pleure à la fois un trône , une patrie , un père ,
 Et le bonheur perdu de s'entendre bénir ?..

Est-ce le pénitent errant dans les ténèbres
 Dont le cœur bourrelé de fantômes funèbres
 Se sent vingt fois mourir de regret et d'horreur ,
 Et qui , se prosternant au pied de la croix sainte ,
 Y tremble de remords , de douleur et de crainte ,
 Et se frappe le front , criant : — Seigneur ! Seigneur !

En son réduit obscur est-ce une pauvre mère
 Qui , folle de douleur et pâle de misère ,

Cherche sans le trouver un seul morceau de pain,
 Tandis que son enfant, le seul être qu'elle aime,
 Souffrant, abandonné, pâle comme elle-même,
 Agonise en disant : — O mère ! j'ai bien faim !..

Est-ce un roi s'attachant à son trône qui tombe ?
 Est-ce l'ambitieux qui n'a plus qu'une tombe ?
 Est-ce la vierge en pleurs qu'on entraîne à l'autel ?
 Non, toutes ces douleurs sont poignantes sans doute,
 Elles font tressaillir l'âme qui les écoute,
 Mais parmi tous les maux j'en sais un plus cruel.

Et ce mal sans secours c'est la longue souffrance
 Qui torture l'impie.... Il n'a plus l'espérance !
 Un nœud sanglant unit sa naissance à sa mort.
 Comme un esquif battu des vents et des orages,
 Il marche environné des débris de naufrages,
 Et ne voit que des flots où nous voyons un port !

Il erre, il va toujours, et quelque part dans l'ombre
 Apparaît près de lui, comme un fantôme sombre,

Le pâle suicide au regard effaré,
 Qui, joyeux, l'accueillant d'un sourire ironique,
 Enfonce dans son cœur son ongle frénétique
 Et le jette à la mort sanglant et déchiré !

Mon Dieu ! c'est donc pour lui que j'ai fait ma prière,
 Pour lui qui ne sait pas que vous êtes son père
 Et que votre regard s'attache à tous ses pas !
 Pour lui qui, si le monde a semblé le proscrire,
 Lève les yeux au ciel sans voir votre sourire !
 Pour lui qui souffre, pleure, et ne vous connaît pas !

LE BERCEAU ET LA TOMBE.

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze ,
Le doux balancement du genou maternel ,
Et les songes légers , et la première extase
Qui rayonne aux fronts purs comme un astre éternel.

La tombe a le gazon qui la couvre et la presse ,
Elle a le saule vert qui penche ses rameaux ,
Elle a le rosier blanc qu'une abeille caresse
Et la prière tendre et le chant des oiseaux.

Tous les deux font rêver même l'indifférence ;
A l'amour du penseur ils ont partout des droits.
Ils sont pleins de sommeil , de paix et d'espérance ,
Sur l'un veille une mère et sur l'autre une croix.

Ils parlent tous les deux d'une aurore vermeille ,
L'un à l'enfant naissant et l'autre à l'homme mort.
Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille ,
La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

LIVRE TROISIÈME

A M. ÉDOUARD TURQUETY.

Honneur à toi , lyre bénie ,
Echo des harpes de Sion !
Poète ! un ange d'harmonie
Te guide dans ta mission.
Laisse la foule insoucieuse ,
En sa route capricieuse
Perdre les heures et les jours :
Honneur à toi ! l'autel réclame

Ton encens, tes fleurs et ta flamme !
Honneur à toi ! chante toujours !

On dit qu'à peine sur ta couche
Tu tombas du sein maternel,
Le premier soupir de ta bouche
Fut comme un hymne à l'Éternel !
L'eau sainte, la coquille antique
Rendirent un bruit prophétique
En touchant ton front incliné,
Et la couronne de Marie
S'effeuilla riante et fleurie,
Sur la tête du nouveau né !

A l'heure où la lune regarde
La grâce de nos bois déserts,
Ton berceau resta sous la garde
De l'ange des secrets concerts.
Loin de la muse des mensonges,
Tu vis se colorer tes songes
Des purs rayons de Bethléem ;
Et, si quelque lyre folâtre

Te disait la Grèce idolâtre,
Tu répondais : Jérusalem !

Poète ! l'Église t'appelle,
D'autres bardes ses premiers nés,
Suivant une muse infidèle,
Ont pris des sentiers détournés.
Couvrant leur cécité d'un voile,
Pour la lampe ils ont fui l'étoile,
Et, découronnant leur beau front,
Saisis d'une joie infernale,
A leur pureté virginale
Eux-mêmes ils ont fait affront !

Là c'est le vieux Philosophisme,
Sceptique abreuvé de nos pleurs !
Ici c'est le vague Déisme,
Mot toujours vide et sans couleurs !
Plus loin l'Eclectisme en démence
Veut former un cadavre immense
De membres tombés en lambeaux,
Et, sans voir que son pied dévie,

Assied au banquet de la vie
Un spectre fait pour les tombeaux!

Le doute impie use la terre.
Dans la tourbe de nos cités,
Tout languit, se trouble et s'altère
Parmi les schismes agités:
Que la divine poésie
Ne souffre pas que l'hérésie
Profane la harpe et le luth!
C'est à l'enfant de la lumière
De poser la première pierre
A l'édifice du salut.

Devant la foule exténuée
Le poète, guide éternel,
Ressemble à l'antique nuée
Qui marchait devant Israël.
Il éclaire, brille, flamboie;
Mais malheur à lui dans sa voie
Si, préférant l'obscurité,
Sur le peuple dans les ténèbres

Il répand les ombres funèbres
Qu'il traîne de l'autre côté!

Où vont ces hommes en délire
Qui, trompant leur premier accord,
S'égarent au son de la lyre
Et chantent en fuyant le port?
Vainement ils se glorifient,
Vainement ils se déifient
Au nom de leur doute moqueur;
Ils ressemblent dans leur mensonge
Au fruit qu'un ver tourmente et ronge;
Leur misère les tient au cœur!

Leur main, au banquet de l'idée
Où se placent les nations,
Présente une coupe vidée
Aux jeunes générations.
Cette coupe frêle et ternie
Circule comme une ironie
Devant le convive altéré.
Après leur festin délectable

Chacun abandonne la table
D'envie et de faim dévoré !

En vain lorsque l'heure nomade
Résonne, présage de deuil,
Comme à l'oreille du malade
Le marteau qui cloue un cercueil,
Nos fils, nos femmes inquiètes
Viennent consulter ces poètes
Sur l'avenir où nous courons,
En disant : « — A notre souffrance,
» Où le remède ? où l'espérance ? »
Ils répondent : « — Nous l'ignorons. »

Mais, ô poète catholique,
Disciple d'un Dieu de douleurs !
Ta poésie évangélique
Reste fidèle à nos malheurs !
Pour ceux que la tempête égare,
Elle est un guide, elle est un phare ;
Sa puissance est dans sa douceur.
Elle est belle entre les plus belles,

Et toutes les âmes fidèles
Lui disent : — Vous êtes ma sœur !

Tu ranimes l'âme épuisée ;
Tes pieux accents sont pour moi
Comme une céleste rosée
Qui doit faire germer la foi.
La lampe sainte est ta lumière,
Ta voix appelle la prière,
Ta lyre répond du saint lieu
A notre espoir, à nos alarmes,
Et dans tes chants, et dans tes larmes
C'est Dieu, toujours Dieu, rien que Dieu !

De son habitacle sonore
Ainsi la cloche, chaque jour,
Au temple du Dieu qu'elle honore
Appelle l'encens et l'amour.
Ainsi, mystérieuse amie,
Elle est l'écho de notre vie,
De nos jours d'absinthe et de miel ;
Ainsi son hymne solitaire

Rappelle les cieux à la terre
Et parle de la terre au ciel.

Poursuis ton œuvre commencée :
Au foyer de l'amour divin
Allume ta chaste pensée;
Loin de là tout est faux et vain !
Laisse les serpents de l'envie
Se ruer sur ta noble vie ;
Toute gloire attire leur dard.
Leur haine grandira ta lyre ;
Ainsi le plomb qui le déchire
Fait la beauté de l'étendard !

Octobre 1839.

A MA COUSINE.

RELIGIEUSE CALVAIRIENNE.

Si ma muse jeune et fleurie
Pouvait surpasser en douceur
Et l'Espérance, et la patrie,
Et les noms de mère et de sœur.
Si le souffle d'un bon génie
Plein d'une céleste harmonie,
Effleurant ma harpe bénie
Pouvait m'inspirer quelquefois,
O vierge heureuse et solitaire,
Je voudrais dans ton monastère,

Où la vie est un doux mystère,
Laisser un écho de ma voix!

Je te rappellerais l'enfance, la famille,
Ces jours déjà si loin où, toute jeune fille,
Tu semblais appeler un pieux avenir;
J'évoquerais pour toi bien des heures passées
Qui rayonnent dans l'ombre où tu les a laissées :

Dieu permet de se souvenir.

Je te dirais les bruits du monde
D'où pas un son joyeux ne sort,
L'ouragan qui menace et gronde
Toute barque qui fuit le bord.
Je te dirais un soleil sombre,
Un jour plus nébuleux que l'ombre,
Des cris sans fin, des maux sans nombre
Se disputant l'humanité.
Bienheureux qui, dans la tempête,
Quand sa frêle barque s'arrête,
Retrouve en relevant la tête
Un port imprudemment quitté!

Je te dirais.... mais non, colombe du silence,
Tu prendrais en mépris cette foule où s'élance,
Avide de sentir, plus d'un cœur ingénu!
Tu n'as vu parmi nous rien de faux, rien d'immonde,
Riche de ton erreur tu peux aimer le monde
Puisque tu ne l'as point connu.

Ignore en restant ignorée;
Il faut trop payer le savoir!
Loin des passions retirée,
Tu ne dois entendre ni voir.
Comme une fleur dans les savanes,
Comme un soupir dans les lianes,
Comme un malheur dans les cabanes,
Qu'inaperçu passe ton sort!
Ainsi, que l'oiseau naisse ou meure,
Au fond de sa verte demeure,
Nulle voix ne nous apprend l'heure
Qui marque sa vie ou sa mort!

Fleurs de la même tige au printemps arrachées,
Le temps, les goûts, le ciel, tout nous a détachées :

A toi les jours sereins , à moi les jours amers.
 L'arbre indifféremment disperse son feuillage ;
 Une feuille se joue au ruisseau sous l'ombrage ,
 L'autre se jette au vent des mers !

Le ciel est ton unique étude :
 Croire , aimer , prier , c'est ta loi !
 Libre de toute inquiétude ,
 Oh ! que ne suis-je comme toi !
 Ton âme est la harpe de l'ange
 Dont le mode jamais ne change ;
 Son hymne n'est qu'une louange ;
 Elle est sans corde pour les pleurs !
 Pour toi chaque jour se ressemble ,
 Et , sous le nœud qui les rassemble ,
 Tu les vois se grouper ensemble
 Comme un bouquet des mêmes fleurs !

Oui , du jour où le Christ te choisit pour épouse
 Il voulut te prouver sa tendresse jalouse ,
 Tes bonheurs endormis ont jeté le linceul !
 Le passé , le présent , l'avenir , tout s'enchanté ;

Comme le Dieu voilé que j'implore et je chante ,
 Ils sont trois et ne sont qu'un seul !

Puisque le ciel t'a faite heureuse ,
 Puisque tu veilles au saint lieu ,
 Sans une plainte douloureuse
 Puisque ton hymne monte à Dieu ,
 O Vierge du Seigneur aimée !
 Lampe pour l'autel allumée !
 Rose de grâce parfumée !
 Pour mes quelques jours d'avenir
 Prie avec une piété tendre ,
 Le ciel s'ouvrira pour entendre ;
 Ta prière peut me défendre !
 Ta prière peut me bénir !

Prie !... oh ! c'est une aumône immense et consolante.
 Ta prière n'est point douteuse et chancelante ,
 Elle vole , elle monte aux pieds de l'Eternel ;
 Et , riche de l'espoir où tu l'auras puisée ,
 Dieu peut la rejeter en céleste rosée
 Dans mon cœur malade et charnel !

A M. DE CHATEAUBRIAND.

Le pieux voyageur au terme du chemin,
Bénissant le bâton où s'appuyait sa main,

Le place au coin du feu qui brille,
Et dit en le montrant à son fils ingénu :
« — Voilà le bon ami qui m'a tant soutenu ;
« Conservez-le dans ma famille. »

Oh ! la reconnaissance est un don du Seigneur !
Aimons , il faut aimer le feu dont la chaleur

Nous réjouit et nous pénètre.
 N'oublions point le toit qui nous fut un abri,
 La source dans les bois, l'ombrage favori,
 Le nid joyeux sur la fenêtre!

Arrêtons-nous toujours pour louer et bénir.
 Parmi les purs esprits, l'ange du souvenir
 A sur nous le plus de puissance.
 Laissons, si Dieu le veut, s'envoler loin de nous
 Nos plaisirs, nos amours, nos rêves les plus doux,
 Mais gardons la reconnaissance.

Ainsi je dis tout bas, ainsi je vais rêvant;
 Et, le cœur plein de vous, ô grand homme, souvent
 J'envie à votre harpe sainte
 Ces sons mélodieux qu'on ne peut imiter,
 Ces accords seuls, hélas! dignes de vous chanter...
 Mon luth à moi n'est qu'une plainte.

Vous m'avez introduit dans le temple voilé;
 Aux pieds des saints autels vous m'avez consolé

Du doute et de l'indifférence.
 J'ai vu dans mon chemin votre astre toujours pur;
 Vous m'avez abreuvé, moi, l'indigent obscur,
 A votre coupe d'espérance.

Vous êtes mon foyer retrouvé chaque soir,
 L'ombrage où ma jeunesse aime tant à s'asseoir;
 Vous êtes ma sainte lumière,
 La source d'harmonie aux flots délicieux,
 L'ange qui, dans mes nuits, pour l'emporter aux cieux
 Prête son aile à ma prière!

Oh! si je pouvais voir en un jour de bonheur
 Vos traits que tant de fois j'ai rêvés dans mon cœur!
 Alors, sans honte et sans alarmes,
 J'irais m'agenouiller au milieu du chemin,
 Et je resterais là, pleurant sur votre main :
 Vous comprenez si bien les larmes!

Je répandrais aussi mes vers à vos genoux;
 Et vous, pour ces soupirs, ces pleurs cachés à tous,

Ces bonheurs de mes jours d'épreuve ,
 Vous auriez ce regard doux comme votre voix ,
 Ce bienveillant regard que le Christ autrefois.
 Jetais au denier de la veuve !

Octobre 1840.

LE BONHEUR.

A M. l'Abbé V***.

Le bonheur, as-tu dit , c'est le cri de la terre ,
 C'est son besoin secret , son rêve solitaire ,
 Le bien qu'elle poursuit et veut partout saisir ;
 Le bonheur ! seul vrai roi qui , dans l'âme mobile ,
 Conserve une puissance orgueilleuse et nubile ,
 Et tient son sceptre du désir !

Fugitif invisible , il est plus cher encore :
 Plus il est loin de nous plus il faut qu'on l'adore.

On l'appelle, on s'épuise en efforts superflus ;
 On espère l'atteindre avec l'amour, la gloire,
 Mais la gloire, l'amour nous commandent d'y croire,
 Savent son nom et rien de plus.

Le bonheur !... tout enfant aux lèvres d'une femme,
 J'appris ce nom si doux qui remplit toute une âme,
 Avec les noms chéris de mère et de Seigneur.
 Depuis, de bien des mots ma bouche s'est lassée...
 Ces trois noms sont encore au fond de ma pensée
 Ce que j'ai trouvé de meilleur.

Esprit aérien plus léger qu'un atôme,
 Voix intime à nos cœurs, incroyable fantôme
 Dont l'ombre est en tout lieu, mais le corps nulle part,
 L'esprit à te chercher en vain use ses ailes ;
 Il vient au rendez-vous où de loin tu l'appelles,
 Toujours ou trop tôt ou trop tard !

Oui, vainement le cœur amant de saintes joies
 Demande à s'abuser et s'ouvre mille voies !

La vérité détruit ce qu'il rêve de beau !
 La chaîne des malheurs est immense et féconde ;
 Son premier anneau tient au vieux berceau du monde
 Et le dernier à son tombeau.

Partout l'ennui, les pleurs et l'envie et la crainte.
 La langue universelle est une longue plainte
 Que la nuit dit au jour et le jour à la nuit.
 Comme un glas, elle tinte au réveil de tout âge,
 Et le siècle mourant la lègue en héritage
 Au jeune siècle qui le suit !

Pas un soleil ne luit, pas un jour ne se lève,
 Pas un écho ne vient, pas un mot ne s'achève
 Sans que le monde en deuil attende un changement.
 Il sait que l'avenir ne peut être un calvaire,
 Que les temps changeront ; il le croit, il l'espère,
 Mais il ne peut dire comment.

Déjà, se réveillant comme un tigre en furie,
 Il a voulu hâter cette aurore chérie,

Le peuple s'est fait maître au nom de la terreur ;
 Mais qu'a-t-il recueilli de ces longues tempêtes ?
 Des échafauds, du sang, des ruines, des fêtes...

Tout cela n'est point le bonheur !

Le peuple souffre, il crie, il demande un remède,
 Son âme est dans son corps un miroir d'Archimède,
 Elle le brûle, il lutte... O penser douloureux !
 Il peut fouler aux pieds le Christ et les madones ;
 Il peut jouer aux dés les sceptres, les couronnes,
 Il ne saurait se faire heureux !

Le malheur est dans tout en ce monde de larmes.
 Pas une joie au cœur ne nous vient sans alarmes ;
 Plus l'on se fera grand plus il faudra souffrir.
 Pas un nom glorieux qu'on n'attache à la claie !
 Pas un lambeau brillant qui ne cache une plaie
 Qu'aucun baume ne peut guérir !

Au malheur la couronne et le sceptre et l'empire,
 Le droit de commander à tout ce qui respire ;

Croyez donc au bonheur que promet l'avenir !
 Insensés ! si ce bien que votre ennui réclame
 Descendait quelque jour tout entier dans votre âme,
 Vous ne pourriez le contenir !

Hélas ! et n'y pas croire est pourtant impossible !
 L'âme est-elle de fer pour rester insensible
 A ce besoin secret qui naquit de ses pleurs ?
 Dieu ne montrerait-il ce bonheur désirable
 Que pour rendre la vie encor plus misérable ?
 Jouirait-il de nos douleurs ?

Non, dis-tu, le bonheur ne saurait être un songe !
 Il n'est pas un fantôme, il n'est pas un mensonge,
 Un arbre sans racine, un gouffre sous nos pas ;
 Dieu n'a pu le montrer à l'âme prisonnière
 Comme un besoin d'amour, de larmes, de prière,
 Pour lui dire : — Il n'existe pas !

Mais tout astre parfait fuit notre globe immonde ;
 Tout se ternit et meurt dans la fange du monde ;

Point d'asile chez nous pour un hôte éternel !
 La foi , la seule foi comprend ce grand mystère.
 Le bonheur ! on le cherche , on l'attend sur la terre ,
 On le rencontre dans le ciel !

Février 1839.

LA CÉLÉBRITÉ.

Oh ! qu'ai-je donc au cœur ? le vent froid de décembre
 A-t-il éteint le feu qui colorait ma chambre
 D'un rayon folâtre et vermeil ?
 L'automne est mort d'hier, l'hiver qui le remplace
 Emporte-t-il déjà sous son manteau de glace
 Mon espérance et le soleil ?

Quelque étrange ouragan en hurlant sur la grève ;
 Quelque démon impur en traversant mon rêve
 M'auraient-ils frappé de stupeur ?
 J'ai senti sur mon front comme une main glacée
 Comprimer sous son poids l'essor de ma pensée ,
 Et mon sang s'est figé de peur !

Abattement, dégoût des choses de la terre,
 Amertume du cœur, tristesse involontaire,
 Dites, que voulez-vous de moi?
 Et toi, fatal ennui dont rien ne me délivre,
 Pourquoi briser mon luth et déchirer mon livre
 Pour ne m'occuper que de toi?

Tu flétris d'un regard toutes choses sacrées;
 L'Espérance conteuse aux ailes diaprées,
 Le génie aux pas de géant,
 Le souvenir, l'amour, les plaisirs, la fortune
 Sont entassés par toi dans la fosse commune,
 Vaste sépulcre du néant.

A quoi bon demander à la harpe sonore
 Ces magiques accents dont un siècle s'honore,
 Ces couronnes, ces lauriers verts,
 Si nous voyons un jour nos muses oubliées,
 Si d'échos en échos nos chansons renvoyées
 Doivent expirer aux déserts?

Oh! la célébrité n'est point cette chimère
 Que l'on rêve si belle aux genoux de sa mère
 Alors qu'un songe nous a dit:
 Il est beau de fixer le regard de la terre!
 Il est beau d'animer un cadavre de pierre,
 D'être grand quand tout est petit!

Que faire de ses dons? que faire de la gloire?
 Ce n'est qu'un ver de plus rongé par notre mémoire
 Parmi ses frères du cercueil.
 C'est l'anneau le plus lourd de la chaîne où nous sommes,
 Nous traînant de la tombe au tribunal des hommes
 Pâles et tout couverts de deuil.

Qu'un nom connu de tous dans le siècle qu'il pare
 Reste seul d'un héros, la foule s'en empare
 Et le passe de main en main.
 L'envie en ricanant fouille et le décompose;
 Il perd en avançant, il laisse quelque chose
 A tous les buissons du chemin!

Tout triomphe éclatant cache un prochain outrage.
 Le temps marche, il flétrit son glorieux ouvrage,
 Et le peuple, à peine surpris,
 Cloue au vil pilori ce qu'il mit au pinacle;
 Son encens devient boue; à qui fut son oracle
 Il prodigue insulte et mépris!

Oui, la célébrité comme le feu dans l'âtre
 D'étincelle devient une flamme folâtre
 Qui plus tard est brasier ardent;
 Chaque nouvel instant de pourpre le colore:
 Repassez et voyez ce qu'il en reste encore:
 De la cendre jetée au vent!

Les trônes, les lauriers, les temples, les statues,
 La louange si chère aux âmes abattues,
 L'hymne le plus doux, le meilleur,
 Les peuples étonnés, qu'un saint respect domine,
 N'en disent pas autant au passant qui chemine
 Que la pelle du fossoyeur!

A SILVIO PELLICO.

O le plus doux écho de la molle Italie,
 Sanctuaire d'amour, d'espérance et de foi!
 Muse au front virginal dans les fers embellie!
 Je veux me consoler en priant avec toi.

J'ai compté tes malheurs, j'ai sondé ta blessure,
 Je me suis tout rempli de tes jours douloureux,
 Et j'ai voulu pleurer sur ta longue torture,
 Mais mon cœur malgré moi t'a nommé bienheureux!

Oui , mille fois heureux n'importe en quelle peine ,
 Ou cloué sur le trône ou courbé sous la croix ,
 Esclave sous les coups ou captif à la chaîne ,
 Celui qui , le front haut , peut s'écrier : Je crois !

« Je crois!... au fond de tout l'espérance me reste ;
 Je ne suis ici-bas qu'un hôte d'un instant.
 Aux désirs de mon cœur si la terre est funeste ,
 J'aurai moins de regret demain en la quittant.

« Je crois!... je prends les maux que le Seigneur me donne
 Comme un labeur d'un jour qui me sera payé.
 Dieu le veut ! à sa loi je cède et m'abandonne ,
 Pas un tourment par lui ne doit être oublié.

« Je crois!... si quelquefois ma faiblesse l'emporte ,
 Si mon âme se plonge en un secret ennui ,
 La voix de Dieu m'appelle et devient la plus forte ;
 Je reviens au courage en revenant à lui. »

Malheureux seulement l'impie au cœur stérile ,
 Sans espoir et sans but , sans boussole et sans port !
 Pour lui tout est mortel , méprisable , inutile ,
 Et sa plus douce vie est une longue mort !

C'est une sombre nuit qui n'a pas une étoile ;
 C'est une fleur sans tige abandonnée au vent ,
 Un lierre sans soutien , un navire sans voile ,
 Un aveugle sans guide , un rêve décevant !

La foi , la seule foi donne au penser avide
 Ce grand secret d'amour qui peut tout embellir ;
 Sa fuite au fond du cœur laisse une place vide
 Qu'aucun hôte nouveau ne peut jamais remplir.

Oh ! lorsque sous mes yeux tout au doute se livre
 Et se souille à plaisir de ses propres mépris ,
 Pellico , laisse-moi demander à ton livre
 Tous les mots consolants à ta douleur appris !

J'ai tant besoin d'aimer, d'espérer et de croire !
 Ranime mon esprit à la flamme du tien ;
 Du sophisme railleur ôte-moi la mémoire :
 J'étais , je suis encor , je veux être chrétien !

Oui , la philosophie est inhumaine , amère ;
 La grâce est interdite à son débile essor.
 Oui , l'Église du Christ est une bonne mère ,
 O poète martyr , puisque tu vis encor !

Plaignons l'infortuné , superbe , au cœur fragile ,
 Egarant ses ennuis au sentier de l'erreur ,
 Qui , la main sur les yeux , repousse l'Evangile
 Et tâtonne en disant : — Où donc est le Seigneur ?..

Il ne reconnaît point dans chaque bruit qui passe
 L'Eternel qui le suit et s'attache à ses pas.
 Et la terre et les mers , et les cieus et l'espace
 Le nomment vainement , il ne les entend pas !

Pourrait-il deviner dans ses fêtes splendides ,
 Dans l'éclat de ses nuits plus claires que les jours ,
 Le Dieu qui va pleurant par les chemins arides
 La brebis qu'il appelle et qui le fuit toujours ?

Jamais du bon pasteur la course n'est lassée :
 « — Je te suivrai , dit-il , et tu me reviendras ! »
 Et , si sur le chemin il la trouve blessée ,
 Il la panse , il la baise , il la prend dans ses bras.

Oh ! combien la douleur nous serait moins amère
 Si nous pensions au Dieu par qui tout est guéri !
 Aux yeux de l'Eternel comme au cœur d'une mère
 L'enfant le plus chétif est l'enfant favori.

Religion du Christ , fille de la souffrance ,
 Ombre toujours offerte à la chaleur du jour !
 Religion du Christ , mère de l'espérance !
 Oh ! quel amour humain vaudrait ton grand amour ?

Ta morale nourrit , soutient , guide , rassure
 Et grandit le chrétien de ses charmes épris ;
 C'est un baume puissant fermant toute blessure ;
 Qui n'a jamais souffert n'en connaît point le prix !

Avril 1839.

LE PRISONNIER ET L'OISEAU.

ROMANCE.

A Madame Angéline BOURBOULON.

Tu viens m'annoncer le printemps ;
 Ta chanson est toute espérance.
 Entre nous quelle différence ,
 Tu possèdes et moi j'attends !
 Hélas ! si la pitié t'envoie ,
 Oublie un moment la saison :

La fenêtre de la prison
Ne laisse point passer la joie.

Chante, chante d'un ton plaintif,
Car mon cœur est gros de tristesse;
Gémis et répète sans cesse :
Point de printemps pour le captif !

Oui, tout va renaître plus beau,
L'aubépine blanchit encore :
Les fleurs, les rayons de l'aurore
Embellissent même un tombeau.
Heureux qui revoit la campagne
Chaque matin à son réveil !
Heureux qui salue au soleil
Son pauvre toit sur la montagne !

Chante, chante d'un ton plaintif,
Car mon cœur est gros de tristesse;
Gémis et répète sans cesse :
Point de printemps pour le captif !

Pour rendre heureux ce que j'aimais,
Sans gêner personne en ma route,
Je désirais bien peu sans doute
Et ce peu ne viendra jamais !
Entouré de chaînes cruelles
Des méchants me gardent ici ;
Je voudrais m'envoler aussi,
Et je pleure en voyant tes ailes !

Chante, chante d'un ton plaintif,
Car mon cœur est gros de tristesse ;
Gémis et répète sans cesse :
Point de printemps pour le captif !

Si tu ne viens que m'annoncer
Des biens que je ne puis connaître,
Eloigne-toi de ma fenêtre,
Le printemps sans moi peut passer ;
Mais s'par toi, dans sa clémence,
Le ciel que j'ai tant supplié
Me dit : « — Bénis mon envoyé,
» Demain ta liberté commence ! »

Ne chante plus d'un ton plaintif ,
 Mais , dans tes hymnes d'allégresse ,
 Dis-moi , répète-moi sans cesse :
 Voici le printemps du captif !

LAMENTATIONS.

Oh ! si pour fondre en pleurs sur la foule endormie
 Le ciel m'avait donné l'âme d'un Jérémie !
 Oh ! si ma voix pouvait éclater en sanglots ,
 Forte comme le bruit de la foudre qui gronde ,
 Comme cent voix d'airain se disputant un monde ,
 Comme l'ouragan sur les flots !

Je dirais , je crierais : Décourez vos têtes !
 Rejetez loin de vous la coupe de vos fêtes !
 Malheur ! trois fois malheur !.. écoutez Jéhova.
 Les ossements des morts tressaillent dans la tombe ;
 Les cieux se sont voilés , le temple croule et tombe ;
 Malheur ! notre monde s'en va !

Peut-être avez-vous vu , sous un ciel lourd et sombre ,
 Un vaisseau que l'orage allait chassant dans l'ombre ,
 Sans pilote et sans voile , objet d'effroi pour tous ;
 Peut-être avez-vous vu son horrible agonie
 Bien longtemps prolongée et cependant finie...

Ce navire perdu , c'est vous !

Réveillez-vous ! partout l'Emeute , la Cabale ,
 L'Egoïsme à l'œil sec , au cœur de cannibale ,
 Le Doute tâtonnant sur les bords du chemin ,
 L'Intérêt fécondant la sainte Poésie ,
 L'Envie aux yeux ardents , l'infâme Hypocrisie
 Qui tue en vous serrant la main !

Oh ! sondez plus encor l'épaisseur de la fange ,
 L'Athéisme y languit , monstre à la forme étrange
 Ecrivant l'anathème au coin de chaque mur ;
 Il rit à la Débauche impotente qui tombe ,
 Les membres en lambeaux sur le bord de la tombe ,
 En hurlant quelque chant impur !

La Morale outragée expire dans le monde.
 Un vermisseau chétif , un grain de sable immonde
 Tiendrait toute la place où son orgueil s'assied !
 L'injure ou le dédain accueille son passage ;
 Les femmes en riant lui crachent au visage ,
 Les enfants la poussent du pied !

Au tribunal des lois la Justice enchaînée
 N'est qu'une esclave en pleurs toujours emprisonnée ,
 Dont des maîtres impurs ont fait courber le front ;
 Sans regard et sans voix , honteuse et violée ,
 Chaque jour à sa face immobile et voilée
 Imprime un plus sanglant affront !

L'adolescent rêveur qui garde au fond de l'âme
 Quelque amour du vrai beau , quelque céleste flamme ,
 Quelque reste de foi bien longtemps combattu ,
 N'ose dire : Je crois , que dans la solitude ,
 Et , basement modeste , il se fait une étude
 De cacher à tous sa vertu !

Comme l'âge viril, sans foi, sans cœur, l'enfance
 Déchire en se jouant sa robe d'innocence ;
 Le bouton et la fleur sèchent aux vents brulants.
 Insultant de la voix à toute chose sainte,
 Elle voit sans respect, et sans honte, et sans crainte,
 Les rides et les cheveux blancs !

Le Vice est sacré roi ! la Pudeur éperdue
 Ne sait où se cacher pour n'être pas vendue ;
 La souillure s'attache aux hommes les plus grands ;
 Et la Religion, oubliant ses cantiques,
 Assise gémissante en ses temples antiques,
 Ne règne que sur des mourants.

Oh ! qu'avaient fait de plus et Sodome et Gomorrhe,
 Ces infâmes cités que le Seigneur abhorre ?
 Nos crimes inouïs sont-ils dignes des leurs ?
 Quelle ville assez sainte et pure de blasphème
 Peut ne se dire pas au jour de l'anathème
 Vouée à d'étranges malheurs ?

Heureux, cent fois heureux ceux qui, le front dans l'ombre,
 Dorment depuis longtemps dans le sépulcre sombre !
 Ils n'ont point vu la vie amère comme nous ;
 Ils n'ont point vu l'exil au sein de la patrie,
 Et devant le veau d'or l'aveugle idolâtrie
 Revenir prier à genoux !

O race de proscrits, j'ai vu ta flétrissure !
 Cache sous ton manteau ta honteuse blessure !
 Sur les chemins poudreux courbe ton front hagard !
 Crains de lever tes yeux pleins de choses immondes !
 Les astres, les soleils, et les cieus, et les mondes
 Pâliraient devant ton regard !

Pleure ta robe blanche en la fange souillée !
 Pleure sur le torrent ta guirlande effeuillée,
 Et tes premiers loisirs aussi doux que le miel !
 Pleure la joie éteinte en ton cœur solitaire !
 Pleure ta part des biens que promettait la terre :
 Pleure les délices du ciel !

Qu'une sainte douleur aux autels nous rassemble !
 Confondons nos soupirs et supplions ensemble !
 Cherchons de si doux mots qu'un ange en soit jaloux.
 Disons : Vous êtes bon , vos pardons sont vos charmes !
 Seigneur, voyez nos maux t.. Seigneur, voyez nos larmes !
 Pitié , Seigneur ! pitié pour nous !

O roi de l'univers ! ô Dieu de l'Evangile !
 Pourquoi nous confier en un vase fragile
 Le dépôt de vertu pour vous si précieux ,
 Et , lorsque nous tombons en quelque route sombre ,
 Laisant notre trésor s'échapper comme une ombre ,
 Nous fermer la porte des cieux ?

Ah ! c'est que , toujours bon à celui qui vous aime ,
 Vous soutenez ses pas , vous le guidez vous-même ,
 Dissipant devant lui les ombres du chemin !
 Hélas ! si l'ennemi nous surprend sur la route ,
 C'est que de vous , Seigneur, notre faiblesse doute ;
 C'est que nous quittons votre main !

LIVRE QUATRIÈME.

A M. VICTOR HUGO.

Si l'esprit d'harmonie échauffe une pensée
Pour la jeter brûlante à la foule glacée ,
S'il descend jusqu'à nous d'un vol mélodieux
Pour consoler la terre et rappeler les cieux ,
Il choisit dans le monde une âme libre et fière
Que son souffle divin embrase tout entière.
Il faut à sa semence un fertile terrain ,
Pour son âme de bronze il faut un corps d'airain.
Il faut un front royal à celui qu'il couronne ;
Il faut qu'il soit plus grand que ce qui l'environne ;

Il faut, enfin, il faut que, craint et révéral,
 Il promène sur tous un regard assuré
 Et conserve, au milieu des partis en délire,
 Sa mâle indépendance, idole de sa lyre!

Non, le traître apostat sur sa honte appuyé
 Qui devant tout vainqueur courbe un front effrayé;
 Non, le vil trafiquant de louange et de blâme
 Qui de ses moindres mots fait un calcul infâme,
 Et, sur l'ordre du jour composant ses douleurs,
 Cherche avant de pleurer le produit de ses pleurs;
 Ces faux adorateurs dont la muse cafarde
 Cent fois s'il le fallait changeraient de cocarde,
 Insultant tour-à-tour dans des vers avilis,
 Le drapeau tricolore et le drapeau des lys,
 Ces bruyants ennemis de tout pouvoir qui tombe,
 Poursuivant de clameurs et l'exil et la tombe;
 Non, ces impurs flatteurs des peuples et des rois,
 Huant l'affliction saignante sur sa croix,
 Ces monstres égarant nos races inquiètes,
 J'en atteste le ciel, ne sont pas des poètes!
 Non, l'Esprit du Seigneur n'a jamais visité
 Le génie en divorce avec la liberté!

Honte, honte à celui qui chante et qui s'égaie
 Quand l'inspiration est une main qui paie!
 Honte, honte à celui dont le cœur impuissant
 Est comme une taverne ouverte à tout passant!
 Mendiant des palais, qu'il encense le trône
 Ou qu'il soit le valet de la foule qu'il prône,
 Honte à lui! que l'opprobre accompagne ses pas!
 Si Dieu lui garde encore une place ici-bas,
 C'est qu'il laisse parmi les jasmins et les roses
 Le limaçon baveux qui souille toutes choses;
 C'est qu'il laisse dans l'herbe au détour des chemins
 La ronce aux bras tendus qui déchirent nos mains!

La poésie est sainte! et quand des âmes viles
 Cherchent à profiter de nos luttes civiles,
 Quand tout fuit le vaincu pour fêter le vainqueur,
 Quand la pitié céleste habite à peine un cœur,
 Quand le doute égaré dans les sentiers du monde
 Tâtonne et sans le voir choisit le plus immonde,
 Quand l'émeute en haillons, sans jamais s'épuiser,
 Vend ses mille clameurs à qui veut en user,
 Quand tant de trahisons et de haines funestes
 Des pouvoirs écrasés se disputent les restes,

Quand toute voix murmure et menace et maudit,
 Avec sa mission le poète grandit.
 C'est lui qui, relevant l'opprimé qu'on déchire,
 Lui fait contre la foule un rempart de sa lyre;
 C'est lui dont la parole est un glaive tranchant
 Qui protège le faible et frappe le méchant!
 Lorsque la politique en quelque route obscure,
 Pour un secret vendu, pour une flétrissure,
 Monte sur le pinacle un affreux favori,
 C'est lui qui devant tous le cloue au pilori!
 C'est lui qui va cherchant les tombes délaissées
 Et pleure les débris de nos gloires passées.
 Les cachots ni l'exil ne sauraient l'arrêter,
 Certain de sa puissance, il ose tout tenter.

Ainsi tu vins à nous, poète au front sublime,
 Toi qui charmais enfant la muse de Solime!
 Ainsi tu vins à nous; ainsi Dieu te conduisit
 Comme un astre charmant dans notre obscure nuit!
 Oh! je t'aime chantant tes amours solitaires,
 Ton foyer paternel, tes rêves de mystères!
 Je t'aime quand ta muse effeuille en souriant
 Le bouquet parfumé de tes fleurs d'Orient!

Je t'aime consacrant un chant à toute gloire
 Parmi tant d'hommes vains sans cœur et sans mémoire!
 Je t'aime quand le soir, à ta fille à genoux,
 Tu demandes tout bas une offrande pour tous!
 Je t'aime bénissant la douce Providence,
 Mais je t'aime surtout dans ton indépendance!
 C'est alors que, cédant à ton hymne vainqueur,
 Je sens que ton génie emporte tout mon cœur.
 Je m'élance avec toi loin des temps où nous sommes,
 Et je juge d'en haut les choses et les hommes!
 En vain la politique, en ses impurs chemins,
 Cherche à parer tes coups, la force est dans tes mains!
 De cent masques en vain sa honte fait usage,
 Tu les déchires tous sur son pâle visage!
 Tantôt, d'un vil forfait juste réparateur,
 Tu trempes dans la flamme un vers réprobateur,
 Et l'attachant au front de ce valet infâme,
 De ce juif apostat qui vendit une femme,
 Malgré l'or délateur à son crime compté,
 Tu lui fais un bourreau de sa célébrité!
 Tantôt du lâche oubli de la terre natale
 Ta piété console une tombe royale,
 Et du sol étranger diminuant le poids,
 Mêles à l'hymne des morts un accent de ta voix!

Comme la Providence auguste et pacifique ,
 L'infortune bénit ta muse magnifique.
 Hé ! qu'importe à Goritz , quand Charle a succombé ,
 Que le dernier soupir du monarque tombé
 N'ait pas trouvé d'échos dans les vastes entrailles
 Des cloches des cités , des bronzes des batailles ?
 Que font à ce cercueil ces tintements , ce bruit ,
 Cet impuissant éclair qui s'éteint dès qu'il luit ?
 A quoi bon les clameurs de ces bouches serviles ,
 Instruments enchaînés à nos passions viles ?
 A ce trépas obscur du fils de tant de rois ,
 Poète indépendant , c'est assez de ta voix !
 L'avenir apprendra que la muse adorée
 Qui salua dans Reims une tête sacrée ,
 Dédaignant des partis l'esprit intolérant ,
 Au tombeau de Goritz s'est assise en pleurant !

Reste toujours ainsi ; superbe et sans entraves ,
 Fais rougir devant toi ces mille fronts d'esclaves ,
 Ces trembleurs au puissant toujours prêts à s'unir ,
 Qui pour les rois déchus n'ont pas de souvenir !
 Fais encor de ton livre un tribunal auguste
 Où jamais un arrêt n'enchantera l'injuste ,

Où , fort de ta sagesse et de ta volonté ,
 Tu ne prendras conseil que de ton équité.
 Tu l'as dit autrefois , qu'on le blâme ou qu'on l'aime ,
 Le vrai poète n'a de maître que lui-même :
 Depuis le premier chant jusqu'au chant de l'adieu ,
 S'il doit être un écho c'est un écho de Dieu !

Février 1840.

SOUVENIR D'UN PÈRE.

Le souvenir fait tous les jours ma peine.

CHATEAUBRIAND.

Heureux ! heureux celui qu'une mère sensible
Enchanta dans ses jeux d'un sourire éternel !
Heureux ! heureux celui dont l'enfance paisible
Ne vit jamais le deuil sous le toit paternel !

L'ange du premier jour ne me fut point prospère :
Mon berceau s'attrista de l'absence d'un père.

Près du feu flamboyant où je venais m'asseoir,
 Ma mère bien souvent parlait de lui le soir.
 Elle disait : « Enfant, peut-être qu'à cette heure
 » Ton père, loin de nous, songe à notre demeure,
 » Et, malgré tant de flots et l'espace vainqueur,
 » Entre nos cœurs aimés réchauffe un peu son cœur.
 » Peut-être lutte-t-il effrayé dans l'orage !
 » Peut-être qu'un écueil... peut-être qu'un naufrage... »
 Et, voyant la pâleur de mon front sérieux,
 Elle n'achevait pas et détournait les yeux.
 Alors elle chantait une douce ballade
 Pour me cacher l'effroi de son âme malade.
 Elle chantait.... et moi distrait, inattentif,
 Je déguisais aussi quelque soupir furtif;
 Mais si les flots bruyants écumaient sur la grève,
 Si quelque bruit fatal répondait à son rêve,
 La chanson, vain jouet que brisaient ses douleurs,
 Perdait toute puissance et s'éteignait en pleurs.

Heureux ! heureux celui qu'une mère sensible
 Enchantait dans ses jeux d'un sourire éternel !
 Heureux ! heureux celui dont l'enfance paisible
 Ne vit jamais le deuil sous le toit paternel !

Il revenait enfin nous rendre le courage,
 Ce père tant aimé, cet époux si chéri.
 J'oubliais un moment les craintes du naufrage :
 J'étais l'enfant du cœur, le petit favori !
 Mais le vent du départ soufflait bientôt encore,
 Il fallait se quitter à la première aurore ;
 A peine pour nous voir et pour se reposer
 Lui laissait-on le temps d'un rapide baiser !
 Il s'en allait ! un jour son baiser fut plus tendre,
 Il pleura sur mon front ; il pleurait sans espoir ;
 Il pensait que ses yeux ne devaient plus me voir ;
 Il dit adieu si bas que je ne pus l'entendre.
 Il ne revint jamais ! Dans un pays lointain
 Il mourut jeune encore et bien avant l'automne,
 Et le dernier regard de son œil incertain
 Nous demanda longtemps et ne trouva personne !
 Son tombeau quelque part est caché dans les bois ;
 Jamais un pas ami ne marche sur sa route.
 Oh ! son dernier sommeil est pénible sans doute,
 L'herbe étrangère a tant de poids !...

Heureux ! heureux celui qu'une mère sensible
 Enchantait dans ses jeux d'un sourire éternel !

Heureux ! heureux celui dont l'enfance paisible
Ne vit jamais le deuil sous le toit paternel !

Oh ! pourquoi le Seigneur priva-t-il mon enfance
De ce guide si cher qui m'eût conduit à lui ?
Pourquoi me laissa-t-il alors comme aujourd'hui ,
Sans courage , sans but , hélas ! et sans défense ?
Ma mère , faible femme et prompte à s'alarmer ,
Trop tendre pour punir , n'a bien su que m'aimer .
Mon père , mon bon père eût éclairé ma vie :
J'aurais à l'imiter mis toute mon envie ;
Entre ma mère et lui mon jeune âge charmé
Comme aux feux du soleil se serait ranimé .
C'eût été deux flambeaux dont la céleste flamme
Eût jeté tant d'éclat dans le fond de mon âme !
Dieu ne le voulait pas ! vainement chaque jour
Ma mère me charmaient des projets de retour :
« — Apprends , prie et deviens digne de sa tendresse !
» Orne bien tes sept ans d'amour et de savoir !
Et moi je me disais : Je vais bientôt le voir ,
Pour lui cette leçon ! pour lui cette caresse !
Pour lui l'aumône faite à l'aveugle content !
Pour lui les fleurs des champs devant la Notre-Dame !

Et , riche de l'espoir qui chantait dans mon âme ,
Je regardais la mer , j'attendais.... et pourtant !...

Heureux ! heureux celui qu'une mère sensible
Enchanta dans ses jeux d'un sourire éternel !
Heureux ! heureux celui dont l'enfance paisible
Ne vit jamais le deuil sous le toit paternel !

Souvenirs de douleur ! rendez à ma pensée
Mes sept ans d'innocence et mes premiers sanglots !
Je veux revoir encor cette image effacée
D'un navire éclatant qui divisait les flots .
Une clameur soudaine avait dit : Il arrive !
Chaque barque légère en touchant à la rive
Ramenait des époux , des pères.... dans ce jour
Celui que j'attendais manqua seul au retour .
Ma mère partageait ma surprise cruelle :
Mon fils , mon pauvre enfant , mon bon fils , disait-elle ,
Toi mon seul avenir , mon seul bien désormais ,
Puisqu'il ne revient pas , oh ! ne t'en vas jamais !
J'ai promis , j'ai juré.... Nos voix silencieuses
Ne trouvaient plus de mots au milieu de nos pleurs .

O craintes de ma mère ! ô larmes précieuses !
 Combien vous m'inondiez d'amour et de douleurs !
 Depuis , bien des regrets ont affligé ma vie ,
 Bien souvent l'avenir a trompé mon envie ;
 J'ai marché sous le poids de bien des mauvais jours ,
 Mais au fond de mon cœur je vous garde toujours !

Heureux ! heureux celui qu'une mère sensible
 Enchantait dans ses jeux d'un sourire éternel !
 Heureux ! heureux celui dont l'enfance paisible
 Ne vit jamais le deuil sous le toit paternel !

Décembre 1839.

LA PROVIDENCE.

Dans la disette ou l'abondance ,
 Chrétien fidèle , oh ! désormais
 Je veux chanter la Providence
 Qui ne m'abandonna jamais.

Son zèle , rempli de mystère ,
 Est comme un lien merveilleux
 Qui descend des cieux à la terre
 Et monte de la terre aux cieux !

L'été, qu'elle aime tant à rendre
 A ceux qui l'appellent en pleurs,
 A sa voix s'empresse de prendre
 Ses parfums, ses fruits et ses fleurs.

La campagne brode sa robe;
 La vague n'a plus qu'un doux bruit,
 Et le jour sans cesse dérobe
 Quelque parcelle de la nuit.

Alors sa grâce épanouie
 Etale toute sa beauté,
 Et la nature réjouie
 Refflète sa sérénité.

Dans la fraîcheur des bois, c'est elle;
 Dans les flots doux comme les jours,
 Dans tout ce que Dieu renouvelle
 C'est elle, c'est elle toujours!

Mais il faut què l'hiver apporte
 Des douleurs à l'humanité,
 Alors elle frappe à la porte
 Sous l'habit de la Charité!

Elle prodigue à l'Infortune
 Les dons d'une sainte pitié,
 Et de toute croix importune
 Elle veut porter la moitié!

L'Aumône est sa fille adoptive;
 Elle sème sur le chemin,
 Et jamais l'obole captive
 Ne séjourne au fond de sa main.

Des humbles surtout occupée,
 On la voit dans un jour serein
 Prendre moins souci de l'épée
 Que du bâton du pèlerin.

Sa sollicitude fidèle
 Prévenant tout regret amer,
 Garde le nid de l'hirondelle
 Contre l'ouragan de l'hiver.

Tantôt elle guide sur l'onde
 La voile d'un petit bateau,
 Tantôt elle enveloppe un monde
 Dans un des plis de son manteau !

Doux appui de notre souffrance
 Elle nous conduit par la main,
 Et le flambeau de l'Espérance
 Vacille à peine en son chemin.

Guide qui jamais ne dévie,
 Au ruisseau de tous ignoré,
 Elle puise des flots de vie
 Pour le voyageur altéré.

Son amour prend toutes les formes,
 Frais repos, paisible sommeil,
 Ombrage des chênes énormes,
 Bienfaisant rayon de soleil !

Enfant et plein d'une chimère,
 J'ai marché longtemps sans la voir ;
 Mais dans un baiser de ma mère
 J'ai deviné tout son pouvoir.

O Providence favorable !
 Vois mon amour, entends ma voix,
 Toi dont la bonté secourable
 S'occupe de tout à la fois !

Laisse ma jeunesse docile
 Se reposer dans le Seigneur !
 Fais que ma parole facile
 Soit toujours l'écho de mon cœur !

Que le pas d'un ami fidèle
 Dans mon sentier marche souvent !
 Que les petits de l'hirondelle
 Sous mon toit s'abritent du vent !

Qu'en s'arrêtant près de ma porte
 Le pauvre cueille chaque jour,
 Sur une vigne qui rapporte,
 Beaucoup moins de fruits que d'amour !

Qu'assis au foyer domestique
 Où les miens viendront se ranger,
 Je laisse, comme au temps antique,
 La bonne place à l'étranger !

Que toujours ma lyre rappelle
 Les premiers serments de mon cœur,
 Et que partout où Dieu m'appelle
 Je dise : — Me voici, Seigneur !

Si tu réponds à mon envie
 Mes jours seront doux en tout lieu,
 Et je verrai finir ma vie
 Comme un chemin qui mène à Dieu.

Je dirai, sachant me soumettre
 A la puissance du trépas :
 Je n'ai pas oublié le maître,
 Le maître ne m'oubliera pas !

LE POÈTE MALADE.

Quand le vent du départ souffle dans la campagne ,
Quand le soleil d'adieu brille sur la montagne ,
Quand la main d'un ami vient de quitter sa main ,
Le voyageur tressaille , il se détourne , il pleure ;
Et pour n'être pas seul , et pour retarder l'heure ,
Il s'arrête dans le chemin.

Je vais aussi partir à la première aurore ,
Voyageur sans retour , que je m'arrête encore

Pour jeter un regard à tout ce que je perds !
 Je veux chanter ! ma voix n'est pas encore éteinte ;
 Mais au jour des adieux que ma dernière plainte
 Soit un hymne au Dieu que je sers !

Je ne demande point à la sainte sagesse
 Pourquoi sous le soleil ma débile jeunesse
 Ressemble à l'arbrisseau qui n'a ni fruits, ni fleurs,
 Pourquoi les chants joyeux sont pour moi sans délire,
 Pourquoi je n'ai jamais obtenu de ma lyre
 Que des prières et des pleurs !

Ma muse a pris le deuil comme une pauvre veuve ;
 Il semble que mon cœur se nourrit et s'abreuve
 Du livre qu'en son sein reçut Ezéchiel.
 La joie est à mes yeux comme une torche éteinte ;
 Au fond de tout plaisir je recueille l'absinthe
 Et les autres trouvent le miel.

Ma tente de repos n'est point sur cette rive ;
 Je la vois à ce but où lentement j'arrive.

Ma vie avec la vôtre est un contraste amer.
 Je suis comme un roseau dans le sable stérile,
 Comme un oiseau des bois égaré dans la ville,
 Comme un rossignol sur la mer !

La lumière pour l'ombre et le ciel pour un monde !
 Quel échange !... et pourtant sur cette terre immonde
 Je vois avec regret mon voyage finir.
 O honte !... quand je traîne une vie épuisée
 En ce banquet immense où ma coupe est brisée,
 Qui peut encor me retenir ?...

Qui peut me retenir ?... Oh ! c'est beaucoup de choses !
 Un rosier défleuré qui reprendra ses roses ;
 Quelques amis absents que je voudrais revoir.
 Une ode commencée où tout mon cœur se livre,
 Et toujours un revers à la feuille du livre
 Qu'il me faut tourner et savoir !

Lorsqu'un glas retentit, mon cœur bat et je tremble ;
 Un tombeau m'épouvante, et faible je ressemble

A l'enfant tout petit, malade et sans raison
 Qui, se cachant les yeux pour ne point voir sa mère,
 Repousse de la main la médecine amère
 D'où va sortir sa guérison.

Des jours qui m'ont conduit jusqu'à ce déclin sombre
 Le poids m'a fatigué beaucoup plus que le nombre;
 Mais qu'importent les pas faits depuis le berceau!
 Le vent comme un fruit mûr jette un fruit qui se forme!
 Si l'orage en son vol abat le chêne énorme,
 Il n'épargne pas l'arbrisseau!

J'entonne un chant de mort et pourtant, ô mon père,
 Un pied dans le tombeau, je m'arrête et j'espère:
 La fille de Jaïr à ta voix se leva,
 Et, jetant le linceul sur sa couche glacée,
 Elle reprit sa vie à peine commencée,
 O Jésus-Christ! O Jéhova!

Tu peux rendre la flamme à la mèche écrasée;
 Tu peux laisser la sève à la plante brisée;

Le puits sec du désert s'emplit quand tu le veux.
 S'il est dans tes desseins, s'il est dans ta clémence
 Que ma vie expirante aujourd'hui recommence,
 Tu le peux, Seigneur! tu le peux!

Mais, soumettant mon sort à ta volonté sainte,
 Que ta coupe me verse ou le miel ou l'absinthe,
 J'y tremperai ma lèvre et tu me béniras.
 N'écoute point mes pleurs; rejette mon envie;
 Donne-moi le trépas ou donne-moi la vie
 Quand et comment tu le voudras!

Que je sois tout à toi! Hâte ma délivrance!
 Arrache de mon cœur une folle espérance
 Qui m'attache à la terre et retient mon essor;
 Elle arrête mes pas lorsque ton bras m'entraîne.
 Tant qu'un dernier anneau restera de ma chaîne,
 Seigneur! je suis captif encor!

Tu m'as donné l'amour, achève ton ouvrage,
 Au jour de mon arrêt affermis mon courage;

Soit que ta volonté consente à me guérir ,
Soit que des maux humains ton glaive me délivre ,
O Seigneur ! il me faut de la force pour vivre ,
Il m'en faut aussi pour mourir !

REGRET.

Doux avril , mois charmant , te voilà donc encore
Tout humide des pleurs d'un hiver orageux.
L'oiseau pense à son nid , la rose vient d'éclore ;
Les enfants réjouis recommencent leurs jeux.

La fenêtre se rouvre à l'aube printanière ;
 L'air se remplit de chants dans les bois épaissis ,
 Et , couronné de fleurs , au seuil de la chaumière
 L'ange de l'espérance en riant s'est assis .

Oh ! que la lyre sent toute son indigence
 Pour bénir dignement en ses accords pieux ,
 La constante bonté , la haute intelligence
 Qui rajeunit la terre et dévoile les cieux !

Beaux jours ! ces biens divers que vous venez nous rendre
 Quand la nature active a fini son sommeil ,
 Sont les dons du Seigneur où tout homme peut prendre
 Sa part de fleurs , de chants , d'ombrage et de soleil .

Qu'il est doux , qu'il est doux dans les vertes allées
 D'écouter en marchant les derniers bruits du soir !
 Qu'il est doux , qu'il est doux sur les herbes foulées
 De retrouver la place où l'on aime à s'asseoir !

Qu'il est doux de prier à l'ombre du calvaire
 Dans le vieux cimetière où le soir est si beau !
 Lorsque sur un rameau de l'arbre funéraire
 Un nid semble chanter le réveil du tombeau !

Pourquoi donc , ô printemps , ange de la campagne !
 Moi qui sais tant aimer tes rayons et tes fleurs ,
 Moi qui sais tous les biens que ta grâce accompagne ,
 Ne puis-je te revoir sans répandre des pleurs ?

C'est qu'un jour a jeté de l'ombre sur ma vie ,
 C'est que , de tes trésors en tous lieux répandus ,
 Aucun ne peut répondre à mon unique envie ,
 Aucun ne me rendra mes deux amis perdus .

Autrefois chaque jour nous retrouvait ensemble ;
 Dans mes pleurs ou ma joie , ils étaient là tous deux .
 Maintenant tout me pèse , et souvent il me semble
 Que mon cœur m'a quitté pour aller avec eux .

Leur adieu m'a laissé sans force et sans courage :
 Pour moi l'isolement est un triste linceul.
 Que m'importent les chants, le soleil et l'ombrage !
 Rien n'est beau, rien n'est doux à qui le sent tout seul.

Avril 1840.

L'ÉGOÏSME

Vous avez vu des jours d'athéisme et de haine
 Se succéder sans fin, immense et lourde chaîne ;
 Comme un meuble importun vous avez vu la croix
 Laisser sa place vide au tribunal des lois ,
 Et , dans un temple obscur, témoin de ses défaites ,
 Attendre un passeport pour sortir en nos fêtes !
 Vous avez vu partout le blasphème et l'oubli ,
 L'astre de Bethléem sous les ombres pâli ,

Des hommes pleins de jours , de science et de gloire
 Se demander entr'eux que nier et que croire ,
 Et la Philosophie au cœur sec et glacé
 Déguiser mal ses traits sous un masque cassé...
 Vous avez vu cela , chrétiens , sans confiance ,
 Et , parmi les clameurs de la fausse science ,
 Croyant déjà du Christ ouïr le triste adieu ,
 Vous avez dit tout bas : — Le siècle est donc sans Dieu !

Doute impie ! Oh ! plus loin que votre regard sonde ,
 Un Dieu règne en tyran dans la fange du monde !
 Un maître s'est levé vainqueur de Jésus-Christ ;
 Vous trouverez son nom sur tous les fronts écrit...
 Allez le demander à nos luttes civiles ,
 Aux tombeaux oubliés , au luxe de nos villes ,
 Au père sans travail qui voit finir son pain ,
 Au pauvre emprisonné quand il a dit : J'ai faim !
 Au suicide affreux qui dans son vol infâme
 Emporte le vieillard et la débile femme ,
 Et qui , dans nos malheurs toujours plus triomphant ,
 Met un germe de mort dans le cœur de l'enfant !
 Vous le savez déjà , fils du Philosophisme ,
 Ce maître , ce tyran , ce Dieu , c'est l'Egoïsme !

Qu'importe que son culte en sa stérilité
 Soit comme l'arbrisseau qui n'atteint pas l'été ,
 Ou comme en un désert , infécond dans sa course ,
 Un avare ruisseau qui retourne à sa source ?
 La Bible et l'Évangile où tant d'éclat a lui
 Ont été blasphémés et déchirés pour lui !
 Enseignez , a-t-il dit , sans craindre l'anathème ,
 Non plus l'amour de tous , mais l'amour de soi-même !
 Et de tous les côtés des monstres odieux
 Ont dit : — Nous le jurons , roi de l'homme et des Dieux !
 Des biens les plus exquis à nous toute l'essence !
 A nous joie et fortune ! à nous gloire et puissance !
 Du travail des petits à nous tout le produit ,
 Le soleil de leur jour , l'étoile de leur nuit !
 A nous , toujours à nous , plaisirs , trésors , conquêtes ;
 Dussions-nous quelquefois , dans nos grands jours de fêtes ,
 Aux pauvres envieux pour mettre des baillons ,
 Partager avec bruit quelques pompeux haillons ! —

Ainsi vous avez dit , apôtres misérables.
 Hé bien ! poursuivez donc vos biens si peu durables ;
 Entassez pour vous seuls plaisirs , richesse , honneurs ,
 Tous ces jouets d'un jour qu'on appelle bonheurs ;

Laissez crier la faim sans la voir, sans l'entendre ;
 Laissez couler les pleurs sans jamais en répandre ;
 De crainte qu'un soupir ne vous coûte un denier,
 Que votre cœur soit donc geôlier et prisonnier !
 Sachez lorsqu'il le faut tout louer , tout promettre ;
 Fuyez les grands revers qui peuvent compromettre ;
 Pour un lucre hideux souffletez vos devoirs ,
 Courbez-vous lâchement devant tous les pouvoirs ;
 Pour grandir, au besoin , employez la bassesse ;
 Cherchez , courez , montez , thésaurisez sans cesse ;
 Cependant , insensés , c'est moi qui vous le dis ,
 Vous n'en serez pas moins pauvres comme jadis :
 Vous ne pourrez remplir vos âmes toujours vides ,
 C'est le tonneau sans fond des tristes Danaïdes !

Mais nous chrétiens encor, nous qui disons : Je crois ;
 Nous instruits au calvaire et courbés sous la croix ;
 Nous que l'impiété regarde dans la foule
 Comme un pilier brisé d'un temple qui s'écroule ;
 Nous à qui la pitié fait des moments si beaux ;
 Nous qui sentons notre âme et prions aux tombeaux ,
 On ne nous verra pas , complaisants et serviles ,
 Applaudir de la voix ou rester immobiles ;

On ne nous verra pas , de votre idole épris ,
 Disputer avec vous l'opprobre et le mépris.

Oh ! s'il m'était donné de lancer l'anathème
 A quelque criminel si vil que Dieu lui-même ,
 Lui , clémence et bonté , lui , douceur et pardon ,
 Au gouffre des enfers en ferait l'abandon ,
 Les cachots effrayés ne verraient point ma lampe
 Dévoiler au regard leur souterraine rampe ;
 Je n'agitais point la fange des prisons
 Pour y trouver du sang , des morts , des trahisons ;
 Non ! j'irais au grand jour, sur la place publique ,
 L'œil en feu , le front haut et la voix prophétique ,
 Parmi les flots humains autour de moi roulant ,
 Ma main irait choisir l'égoïste tremblant !
 Celui qui n'entend point lorsque son frère crie ,
 Celui qui , sans parents , sans amis , sans patrie ,
 Concentrant en lui seul toute l'humanité ,
 Fait de son corps un temple à toute heure fêté ;
 Celui qu'idit à soi quand un vieux trône tombe :
 Que me fait le berceau ? Que m'importe la tombe ?
 Poursuivons de clameurs mes maîtres , mes amis ;
 Si je ne criais point , je serais compromis !

Craignons la foudre encore attachée aux nuées :
 Aux venants mon encens, aux partants mes huées !
 Si dans les rangs des miens le boulet a passé,
 Que m'importe après tout ! je ne suis pas blessé !...
 Oh ! oui, c'est celui-là qu'en paroles de flamme
 L'anathème puissant irait frapper à l'âme !
 Foudroyant de ma voix son regard interdit :
 Peuple, dirais-je à tous, peuple, c'est un maudit !
 Tant que cet homme impur se verra dans nos villes,
 A vous honte, forfaits, haine et guerres civiles !
 A vous silence et deuil dans les temples voilés !
 A vous règne impuissant et trônes écroulés !
 Est-il une vertu qui ne sera flétrie ?
 Vous verrez vos foyers, vous verrez la patrie
 Comme un banquet de morts entassés en monceaux
 Où des corbeaux hideux s'arrachent les morceaux !

Mer, prête-moi la voix que te donne l'orage
 Quand ton sein entr'ouvert enfante le naufrage !
 Foudres roulant en feu dans les cieux en courroux,
 Oh ! que n'ai-je aujourd'hui plus de force que vous !
 C'est tout un peuple ici qui parle par ma bouche,
 Un siècle empoisonné qui râle sur sa couche !

Que tous les châtiments des crimes enfantés
 Tombent sur le coupable, il est temps, écoutez !

A toi, bourreau du siècle ; à toi, fléau du monde,
 Homme lâche, croupi dans ton amour immonde,
 Vampire dévorant abreuvé de nos pleurs,
 A toi tous les tourments ! à toi tous les malheurs !
 Maudit, maudit sois-tu, n'importe en quelle voie !
 Maudit dans ta douleur et maudit dans ta joie !
 Qu'un fruit de mort se mêle à ton moindre dessein !
 Que toujours un poignard s'agite sur ton sein !
 Jusqu'au jour où, frappé par le juge suprême,
 Pour une éternité tu vivras de toi-même !
 Puisse, alors, ignorant la terre des tombeaux,
 Jeté sur le chemin parmi d'affreux lambeaux,
 Ton corps, ce même corps dont tu faisais un temple,
 Maintenant en horreur à l'œil qui le contemple,
 N'être plus sous la borne où le pauvre s'assied
 Qu'un tronc puant et vil qu'on poussera du pied !

Mais que fais-je, ô ma muse ?... à maudire inhabile,
 Pourquoi de cris perdus laisser ta voix débile ?
 Dieu te fit pour chanter les amours et les champs,

La sagesse, le ciel et non pas les méchants.
 Garde ton front serein et la douceur de l'ange ;
 Je crains de te souiller en touchant à la fange.
 Ne rends point le chemin plus triste sous mes pas ;
 Pleure le mal du siècle et ne le maudis pas.
 L'absinthe, tu le sais, ne peut guérir la plaie :
 Attends, et le bon grain étouffera l'ivraie.
 Un jour, bientôt peut-être, un temps meilleur viendra,
 Le nuage est bien noir, mais il s'écartera.
 On ne sait point de nuit qui n'enfante une aurore.
 Laisse au poète saint, laisse à la voix sonore,
 Dont l'éclat frappe l'air comme un clairon guerrier
 Au milieu des canons au souffle meurtrier,
 Laisse, muse, la gloire et si grande et si belle
 De tonner en courroux sur le siècle rebelle ;
 Qu'elle instruisse la foule en un hymne immortel :
 Ta place est dans le temple à l'ombre de l'autel.
 A t'approcher du ciel mets toute ton envie :
 Pour chanter le Seigneur c'est trop peu de la vie !
 Sois toujours la première à louer, à bénir,
 Et, si près de la croix un jour tu vois venir
 De ces infortunés qui pleurent et qui doutent,
 Tu leur diras bien bas, Dieu fasse qu'ils t'écoutent :
 « — Vous êtes dans la nuit, chrétiens, hâtez le jour !
 » Aimez, aimez beaucoup ; la foi naît de l'amour. »

MES JOURS HEUREUX.

O mes jours d'autrefois dispersés sur ma route,
 Groupe incomplet auquel chaque soleil ajoute,
 Feuilles de mon roman, trace de tous mes pas !
 Quel pouvoir inconnu près de moi vous rapporte ?
 Oh ! j'ai fermé pour vous et mon cœur et ma porte ;
 Passez, méchants trompeurs, passez, je n'ouvre pas !

Laissez-moi ! je commence à devenir plus sage ;
 Je me crois plus savant ; sans foi pour le présage,
 Je ne consulte plus le ruisseau ni le houx.
 Je m'ennuie à loisir.... ô mes heures passées !
 Si vous veniez encore égayer mes pensées,
 Je perdrais ma sagesse en causant avec vous.

Pourquoi me revenir, et chez moi par bouffées
 Vous ébattre en riant comme de jeunes fées,
 Pour commencer encore un rêve qui finit ?
 Imitant la joyeuse et constante hirondelle,
 Exilés par le temps, revenez-vous comme elle
 Voir si rien n'est changé sur l'arbre et dans le nid ?

Vous ne savez donc pas que le temps à tout heure
 De nos biens les plus chers vide notre demeure,
 Qu'il nous vole le soir ses présents du matin ?
 Il dérobe la joie aux nocturnes orgies ;
 Du bal éblouissant il souffle les bougies,
 Et brise en se jouant les coupes du festin !

Toutes vos jeunes voix me répondent ensemble ;
 Hé bien, souvenons-nous puisque Dieu nous rassemble
 J'allumerai ma lampe à vos brillants flambeaux.
 Vous voilà ! c'est bien vous parés de nouveaux charmes,
 Jours de rire et de fleurs, jours d'amours et de larmes,
 Oh ! que vous êtes doux ! oh ! que vous êtes beaux !

Un de vous m'apparaît tout rempli de cantiques ;
 Je m'en allais chantant sous les sombres portiques,
 La croix d'argent brillait, nous suivions sa lueur,
 Et l'on nous fit prier à genoux dans la poudre,
 Et Dieu, le roi des rois, le maître de la foudre,
 A mon amour enfant répondit dans mon cœur !

Là c'est un jour sublime où tremblant sur ma couche
 La poésie à flots s'échappa de ma bouche
 Au souffle d'un esprit qui longtemps me parla,
 Et, dévoilant mon âme incertaine, inquiète,
 Me dit : « — Enfant heureux, le ciel t'a fait poète ;
 » Prends la harpe, il le faut ! toute ta vie est là ! »

Ici c'est un beau jour amenant sur ma route
 Un jeune homme, un poète, une âme qui m'écoute
 Et m'offre tous les dons d'une sainte amitié,
 Une voix qui me dit : Joignons nos destinées,
 Et des calamités en tout lieu déchaînées
 Chacun de nous, ami, n'aura que la moitié !

Là c'est un jour plus triste et bien heureux encore;
 Je pleure mon ami , mais son frère m'implore
 En me disant : — Mettons nos larmes en commun.
 Nous parlerons de lui , que ma voix te console ! —
 J'avais donc deux amis dans ce monde frivole
 Où plus d'un cœur aimant ne peut en trouver un !

J'avais donc deux amis , le peintre et le poète ,
 Deux sages conseillers pour ma muse inquiète ,
 Deux pénates chéris veillant sur ma maison ,
 Deux âmes où joyeux j'aimais toujours à lire ,
 Deux échos de mon cœur , deux notes de ma lyre ,
 Deux branches d'un même arbre orgueil de la saison !

O mes jours radieux , fleurons de ma couronne
 Envolés bien avant le souffle de l'automne ,
 J'en sais un parmi vous qui des autres est roi ;
 Un qui me promettait des biens sans fin , sans nombre ,
 Un plus doux , plus suave... oh ! cachez-le dans l'ombre ,
 Le temps a mis des pleurs entre ce jour et moi !...

LA PRIÈRE DES VOYAGEURS.

CHOEUR DES VOYAGEURS.

Dieu d'Israël , de Tobie et des Mages ,
 Notre cœur est dans votre main ,
 Ne méprisez point nos hommages !
 Dieu d'Israël , de Tobie et des Mages ,
 Guidez-nous dans notre chemin !

UN VOYAGEUR.

Seigneur , votre amour nous éclaire
 Et votre force nous défend ,

Veillez sur nous comme une mère
 Veille sur son petit enfant.
 Accordez-nous votre appui secourable
 Si le chemin avait quelque danger ;
 Obtenez-nous un accueil favorable
 A la porte de l'étranger !

CHOEUR.

Dieu d'Israël, de Tobie et des Mages,
 Notre cœur est dans votre main :
 Ne méprisez point nos hommages !
 Dieu d'Israël, de Tobie et des Mages,
 Guidez-nous dans notre chemin !

UN VOYAGEUR.

Conduisez-nous sur les montagnes,
 Dans les vallons, dans les taillis ;
 Faites-nous trouver des campagnes
 Qui appellent notre pays.
 Laissez pour nous sur la route un feuillage,
 Des fruits, des fleurs, un ruisseau bienfaisant,
 Pour que jamais le bâton de voyage
 Ne nous devienne trop pesant !

CHOEUR.

Dieu d'Israël, de Tobie et des Mages,
 Notre cœur est dans votre main :
 Ne méprisez point nos hommages !
 Dieu d'Israël, de Tobie et des Mages,
 Guidez-nous dans notre chemin !

UN VOYAGEUR.

Sans vous, pauvre brebis errante,
 L'homme ne sait que devenir ;
 Sa force est comme une eau courante
 Que la main ne peut contenir.
 Soutenez-nous dans notre inquiétude,
 Le voyageur chancelle si souvent !
 Soyez un char pour notre lassitude,
 Un char plus vite que le vent !

CHOEUR.

Dieu d'Israël, de Tobie et des Mages,
 Notre cœur est dans votre main :
 Ne méprisez point nos hommages !
 Dieu d'Israël, de Tobie et des Mages,
 Guidez-nous dans notre chemin !

UN VOYAGEUR.

Nos ennemis voudront peut-être
 Tendre des filets sous nos pas ;
 Nais vous nous direz , vous , le Maître :
 Petit troupeau , ne craignez pas !
 Votre bonté si féconde en miracles
 Nous couvrira comme un nuage épais ;
 Et faibles , nus , environnés d'obstacles ,
 Vos enfants marcheront en paix.

CHOEUR.

Dieu d'Israël , de Tobie et des Mages ,
 Notre cœur est dans votre main :
 Ne méprisez point nos hommages !
 Dieu d'Israël , de Tobie et des Mages ,
 Guidez-nous dans notre chemin !

UN VOYAGEUR.

Enfin , qu'une clarté propice
 Ne quitte point notre horizon ;
 Que chacun de nous réussisse
 Et s'en retourne en sa maison !

Faites-nous voir nos familles heureuses
 Pour que celui qui s'en revient joyeux ,
 En déposant ses sandales poudreuses ,
 N'ait pas de larmes dans les yeux !

CHOEUR.

Dieu d'Israël , de Tobie et des Mages ,
 Notre cœur est dans votre main :
 Ne méprisez point nos hommages !
 Dieu d'Israël , de Tobie et des Mages ,
 Guidez-nous dans notre chemin !

LES JOURS DE FÊTES.

A. M. LOUIS MORÉAV.

Il est des jours heureux , il est des jours de fêtes
Qui d'un rayon divin illuminent nos têtes ;
Placés par nos aïeux sur notre long chemin ,
Ce sont autant d'amis qui nous tendent la main.
Chacun de ces beaux jours a droit à nos louanges ,
Soit que , mêlant notre hymne au cantique des anges ,

Il exalte un triomphe au Seigneur consacré,
 Soit qu'il rappelle au peuple un monarque adoré,
 Soit enfin qu'au foyer de la famille antique,
 Révéré des enfants comme un Dieu domestique,
 Il apporte des vœux, des baisers, des chansons,
 Et couronne de fleurs ceux que nous chérissons.

Vous le savez, la vie est un désert de sable
 Où l'homme, pèlerin que la fatigue accable,
 Marche, toujours plus sombre et toujours plus courbé,
 Sur un sol sans verdure et sous un ciel plombé.
 Bien vite le bourdon blesse sa main débile.
 Hélas ! s'il n'aperçoit que la plaine stérile,
 Les sentiers confondus, les pierres en monceaux
 Et les tristes nopals aux épineux rameaux,
 Son cœur lui semble nu comme la solitude,
 Il chancelle et bientôt tombe de lassitude.
 Mais, s'il a vu de loin le dattier du désert
 Et le puits bienfaisant sous son ombrage vert,
 L'espoir renaît ; il marche, il s'avance, il se presse ;
 Son cœur reconnaissant n'a plus rien qui l'opresse.
 Il cueille un fruit, il boit au puits du voyageur,
 Et reprend son chemin en louant le Seigneur.

Jours de fêtes ! beaux jours ! oasis solitaire
 Où l'homme consolé tient encore à la terre,
 Source de sentiments où le cœur altéré
 Peut éteindre la soif dont il est dévoré ;
 Frais repos où, caché comme sous un feuillage,
 On dépose un moment le bâton de voyage,
 Dans ce monde désert, si pénible pour nous,
 La route de la vie est trop longue sans vous !
 Je dirai vos douceurs, je hais l'indifférence :
 Je chante la fontaine où j'ai bu l'espérance,
 Et je bénis longtemps avec des pleurs d'amour
 L'arbre dont les rameaux m'abritèrent un jour.

Que j'aimais la splendeur de l'aube matinale
 Quand l'airain annonçait une fête royale !
 Que j'aimais les drapeaux flottant dans la cité,
 Les cloches, les tambours, les chants de la gaité !

.

Ne cherchez plus ce jour, il n'en reste que l'ombre.
 Tout change, tout finit. L'église aussi plus sombre,

Fermant sa lourde porte au peuple désuni ,
 Chante en secret son Dieu comme on chante un banni.
 Autrefois , le matin , quand la cloche joyeuse
 Saluait du Seigneur la fête glorieuse ,
 La cité , se parant des plus riches couleurs ,
 Prenait ses voiles blanches et ses festons de fleurs.
 Sous un dôme de lin , un berceau de feuillage
 Au Dieu de la patrie offrait un doux ombrage.
 De ses pas plus hâtés un vieillard s'étonnait ,
 A sa fenêtre ouverte un mourant se traînait ;
 Le peuple tout entier bordait la même voie.
 Ecoutez !... l'air apporte un premier cri de joie !
 Les canons du combat , les cloches du saint lieu ,
 Unissant leurs clameurs , annoncent notre Dieu.
 L'église s'ouvre , il vient ! Préparons nos corbeilles ,
 Semons les lys royaux et les roses vermeilles ;
 Du Dieu mort en aimant saluons l'étendard ,
 N'ayons plus à nous tous qu'un cœur et qu'un regard ?

Après la croix d'argent , les flambeaux , la bannière ,
 L'enfance aux yeux d'azur s'avance la première.
 Allez , ô notre espoir ! allez jeunes élus :
 Pour apprendre la vie il faut suivre Jésus.

Vous êtes purs encore , aucun poids ne vous lasse ,
 Allez , marchez devant , c'est bien là votre place.
 Et vous qui les suivez d'un pas religieux ,
 En chantant un cantique à la reine des cieux ,
 Vierges , louez Marie , elle est votre patronne ;
 La grâce et la candeur font l'éclat de son trône ,
 La douce pureté qu'elle met dans vos cœurs
 Orne mieux votre front que des bandeaux de fleurs.

Dans l'immense cortège où les pauvres abondent ,
 Les voix , comme les rangs , s'unissent , se confondent ,
 Les fleurs pleuvent des toits , l'encens fume toujours ,
 Et , d'un pas grave et lent , sous un dais de velours ,
 Le saint pasteur , fermant la pompe solennelle ,
 Elève entre ses mains la victime éternelle.
 Partout où son regard rencontre un souvenir ,
 On le voit s'arrêter , se pencher et bénir :
 C'est devant la prison que souvent il visite ,
 C'est au seuil indigent où le malheur habite ,
 C'est devant la fenêtre où sourit le mourant ,
 C'est au bord de la mer qu'il salue en pleurant.
 « Seigneur , dit-il , ta main dirige les orages ,
 » De nos vaisseaux errants écarte les naufrages !

» Ramène les enfants de ton peuple à genoux ;
 » Trop de marins déjà reposent loin de nous.
 » Rends les flots plus soumis et les vents plus prospères !
 » Ton vieux prêtre t'implore au nom des pauvres mères. »

Le bon vieillard a dit. Aux accents de sa voix
 Les canons des vaisseaux répondent à la fois.
 Ils répondent !... Hélas ! ils répondaient naguère !
 Muets pour le Seigneur et muets pour la guerre ,
 Ils se taisent ! Ce jour est maintenant amer ,
 Dieu ne vient plus bénir la cité ni la mer.

Plus de solennités royales ou chrétiennes !
 Mais au moins la famille a conservé les siennes ?
 A la place publique , oubli , discords , rumeur ;
 Au foyer, souvenir, union et bonheur.
 Au nom du bon aïeul la fête consacrée
 Revient comme autrefois joyeuse et révérée ;
 Sous les mille baisers de ses petits enfants ,
 Le vieillard ranimé rajeunit de vingt ans ;
 On se presse à sa table , on l'entoure , on s'empresse ,
 La coupe se remplit du vin de l'allégresse ,
 Un poète sans art chante le nom fêté ,
 Tous les fronts , tous les cœurs rayonnent de gaieté !

Les luttes des partis ont pu troubler les mondes ;
 Les révolutions , en ruines fécondes ,
 Ont pu saper un trône et briser un autel ,
 Mais rien n'a dû changer au foyer paternel !

Regardez , cependant ! Où voyez-vous la joie ?
 Est-il un jour de fête où le cœur se déploie ?
 Oh ! non , rien maintenant ! L'anniversaire en deuil
 Ne chante ni berceau , ni table , ni cercueil.

Famille , royauté , religion chérie ,
 Triple amour d'où nous vient l'amour de la patrie !
 Aujourd'hui mon regard , qui pleure en vous cherchant ,
 Vous voit décroître au loin comme un soleil couchant.
 Votre gloire s'éteint. Le foyer domestique
 Est aussi dépouillé que la place publique.
 L'ouragan social ne nous a rien laissé !
 Trouve-t-on une fleur où la foudre a passé ?
 Chacun se voit tout seul , hors de soi rien ne brille :
 L'homme est son Dieu , son roi , son peuple et sa famille.
 L'égoïsme s'assied sur nos débris fumants
 Et , comme des flambeaux , éteint nos sentiments.

Nos liens les plus doux nous semblent des entraves,
 Et d'un vil intérêt nous nous faisons esclaves.
 On s'enchaîne à soi-même, et, captif hébété,
 On rive ses anneaux en criant : Liberté !

La force vient du cœur. Quelle folle puissance
 Ose outrager ses droits aux jours de renaissance !
 Oh ! si la liberté nous visitait un jour,
 Elle viendrait à nous conduite par l'amour !
 Le temps peut emporter nos communes misères
 Sans effacer l'éclat des fêtes de nos pères :
 Pourquoi se détourner devant le souvenir ?
 Ce qui tient à nos cœurs ne doit jamais finir.

Ainsi, plein du passé, je songe et je regrette ;
 Et parfois, noble ami, cherchant votre retraite,
 Sur le soir, libre enfin, je me mets en chemin
 Pour retrouver l'espoir en vous serrant la main.
 Au sentier de l'oubli, lorsqu'un peuple s'égare,
 Quelque sage, imitant la femme de Mégare,
 Recueille avec amour les restes précieux
 Et les cache en secret au foyer des aïeux.

Je le sais, et voilà ce qui chez vous m'amène,
 Tout ce qui parle au cœur est de votre domaine ;
 Je retrouve chez vous tout ce que j'ai chanté,
 Religion, amour, famille, liberté.
 J'aime vos blancs cheveux, votre front sans nuages ;
 J'aime vos souvenirs frais comme vos ombrages ;
 J'aime votre sagesse et vos bonheurs si doux
 Que je rêvais en moi, que je connais en vous.
 Oh ! si ma voix passait à la race future,
 Je voudrais raconter à toute la nature
 Que j'ai senti par vous mon jeune âge affermi,
 Que vous m'avez donné l'aimable nom d'ami !
 Oui, nos âmes sont sœurs. Pour mes beaux jours de fêtes,
 J'ai trouvé dans vos mains des roses toujours prêtes.
 L'égoïsme hideux, hôte partout reçu,
 Devant votre manoir passe à peine aperçu.
 Si, jaloux quelque jour, il voulait vous soumettre
 Et frappait à la porte en appelant le maître :
 « — Allez, lui diriez-vous en repoussant ses pas,
 » Allez plus loin, ici l'on ne vous connaît pas. — »

LA FIANCÉE DU MATELOT.

A MADAME LA COMTESSE D'ORSAY.

« Ainsi donc , tu t'en vas!.... il faut quitter ta main ;
Je n'ai plus qu'à m'asseoir sous la croix du chemin

Où tu me laisses toute seule.

A peine si je puis en ma juste douleur
Attacher à ton cou , pour te porter bonheur ,

Le chapelet de mon aïeule!

» Adieu mon fiancé , mon maître , mon ami !
Mon père , maintenant dans la tombe endormi ,

Confia ma main à la tienne :

Je veux , te disait-il , voyageur de la mer ,
Pour que mon dernier jour ne me soit point amer ,
Que Génovéfa t'appartienne .

« Pourquoi ne suis-je point la dame du manoir !
Si j'avais son moulin , son froment , son blé noir ,
Ses prés qu'une eau claire féconde ,
Ses grands bois où dans l'ombre on se plaît à s'asseoir ,
Ses troupeaux qu'un enfant suit en chantant le soir ,
Ses vergers où le fruit abonde ;

» Heureuse et riche alors , j'arrêteraï tes pas ;
Je te ferais seigneur , et tu n'atteindrais pas
Ce vaisseau qui me désespère ;
Mais , hélas ! mon fuseau me rapporte si peu
Que bien souvent le soir , assise au coin du feu ,
Je pleure sur notre misère .

» Tu reviendras , dis-tu , tu reviendras !... mon Dieu !
Si tu pouvais savoir combien ce triste adieu

Va me laisser de craintes vagues !
Tant d'autres sont partis sans être revenus ;
Il est dans cette mer tant d'écueils inconnus ,
Tant d'hommes roulent sous ses vagues !...

» Je prierai tous les saints , ma patronne surtout .
Je gagnerai peut-être en travaillant beaucoup
Un écu pour avoir un cierge ;
Et , le regard baissé , le rosaire à la main ,
Je m'en irai pieds nus tout le long du chemin
Qui mène à l'autel de la Vierge .

» Tu vas dans un pays où les fruits et les fleurs
Confondent leurs parfums , unissent leurs couleurs ;
Tu vas dans une île brûlante
Où , sous les orangers , tu me l'as dit souvent ,
Les soirs tièdes et doux tu suivais en rêvant
Une créole nonchalante .

» Oh ! si tu la revois , après avoir appris
Combien d'esclaves noirs , combien de champs de riz

En font une riche compagne ,
 Peut-être qu'en ton cœur éveillant un désir ,
 Tu ne songeras plus sans quelque déplaisir
 A la fileuse de Bretagne.

» Si tu trompes ma foi , sous le ciel étranger
 Mon bon ange enverra bientôt un passager
 Qui viendra s'asseoir à ta porte ,
 En te disant : — Tu sais la fileuse aux yeux noirs
 Dont la cabane était entre les deux manoirs ,
 Hé bien , la pauvre fille est morte ! »

C'est ainsi qu'elle parle , et déjà le vaisseau
 Bondit sous sa voile et se mire dans l'eau ,
 Le vent souffle , il part , il s'envole.
 On dit qu'il ramena vers le troisième hiver
 Le matelot sauvé des périls de la mer
 Et des charmes de la créole.

MES VOEUX ,

A MES SŒURS.

« — N'aurons-nous donc jamais un toit dans la campagne,
 M'avez-vous dit un jour sur la haute montagne ,
 En regardant la mer et le soleil couchant :
 »N'aurons-nous donc jamais sous un vieux houx qui penche
 »Entre de frais lilas , une fontaine blanche
 »Où mille oiseaux divers feront assaut de chant ? »

Un toit dans la campagne ! une fontaine pure !
 Un peu d'ombrage à nous sous la fraîche verdure !

O mes sœurs, que vos vœux sont semblables aux miens !
 Je veux de plus un bois où, dans un soir tranquille,
 L'on entende de loin les cloches de la ville
 Dont nous aimions enfants les sons aériens.

Car nous devons rester où le ciel nous fit naître.
 Tout jeune et tout aimant j'ai su trop tôt connaître
 Le long écho de deuil que nous laisse un adieu !
 Je veux vivre et mourir dans ma chère Bretagne ;
 J'aime mes rochers noirs, mes genêts, ma montagne :
 Je ne quitterai point mon pays ni mon Dieu.

Enchantant les loisirs de notre solitude,
 Nous aurions pour conseils, pour amis, pour étude,
 Quelques livres choisis et relus bien souvent,
 Soit dans l'été vermeil sous la verte charmille,
 Soit dans le sombre hiver au foyer de famille
 Lorsque la vitre tremble aux secousses du vent.

La mer déroulerait ses flots bleus sur ma plage ;
 D'un navire éloigné j'y cherche le sillage,

Elle berça longtemps mes amis hasardeux ;
 Sans me le ramener elle emporta mon père ;
 Sa plainte n'est pour moi qu'un hymne mortuaire,
 Je l'aime cependant, elle me parle d'eux !

Oh ! laissez-moi me perdre en de douces pensées !
 Laissez le pâle ennui de mes peines passées
 Se cacher un moment sous des festons de fleurs !
 La coupe de mes jours n'a plus de lie amère ;
 Le repos m'environne et ma pieuse mère
 Parle de l'avenir sans répandre des pleurs.

O paix de la chaumière ! ô foyer domestique
 Où le grillon frileux bourdonne son cantique !
 Loin du bruit des cités voyez couler mes jours !
 O mon El-Dorado ! mon paradis champêtre !
 Des rosiers à ma porte ! un nid sur ma fenêtre !
 Des parfums bien longtemps et des chansons toujours !

Mais quel nouveau bonheur visite ma cabane ?
 Si c'étaient mes amis de la triste Guyane ?

« — Ouvrez ! ouvrez, c'est nous ! » Je reconnais leur voix.

La grâce du retour répond à mon attente.

Lassés de pas perdus ils ont plié leur tente,

Du bâton de voyage ils ont senti le poids.

O mes sœurs ! ô ma mère ! ô charmes de ma vie !

Puisse le ciel propice écouter mon envie

Et dans un port si doux nous conduire endormis !

Puissé-je un jour, après tant d'heures douloureuses,

Vieillir auprès de vous ; vous voir enfin heureuses,

Echapper à la ville et revoir mes amis !

Février 1840.

FIN.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

A la Vierge.	pages 15
Aux Poètes Chrétiens.	17
L'Ange de la Prière.	25
La Convalescente.	29
Adieux à mon ami P. J.	33
Aux Enfants.	39
L'Aveugle.	43
Simple Ballade.	49
La Fileuse.	51

LIVRE SECOND.

L'Ange du XIX ^e Siècle. ,	61
Secret.	69
A mon Ami absent.	71
L'Espérance.	83

Chanson de l'Aveugle.	pages 91
Le Sommeil d'une Mère.	93
Le plus Malheureux.	97
Le Berceau et la Tombe.	103

LIVRE TROISIÈME.

A M. Edouard Turquety.	107
A ma Cousine.	115
A M. de Chateaubriand.	121
Le Bonheur.	125
La Célébrité.	131
A Silvio Pellico.	135
Le Prisonnier et l'Oiseau.	141
Lamentations.	145

LIVRE QUATRIÈME.

A M. Victor Hugo.	154
Souvenir d'un Père.	161
La Providence.	167
Le Poète malade.	175
Regret.	181
L'Egoïsme.	185
Mes Jours heureux.	193
La Prière des Voyageurs.	197
Les Jours de Fêtes.	203
La Fiancée du Matelot.	213
Mes Vœux.	217

